

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 6.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 7 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 8 FEVRIER 1877

Avis aux Abonnés.

L'OPINION PUBLIQUE est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix de l'abonnement est de TROIS PIASTRES par année, payable STRICTEMENT D'AVANCE.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G. B. BURLAND, Gérant, ou, pour plus d'uniformité, comme suit : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autrement, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître, personnellement ou par carte-poste, toute irrégularité dans la livraison du journal.

SOMMAIRE

Aux lecteurs de *L'Opinion Publique*. — Aux hommes d'affaires. — Affaires américaines. — Nos gravures : Le Skating-rink de la Chaussée-d'Antin. L'ex-voto du marin. Le *Bucanary*. Fête costumée au Victoria Skating-rink. Entrée de Mahomet II dans Constantinople, le 29 mai 1453. — Beau témoignage. Lettres inédites de madame de Sévigné. — Revue de la semaine, par A. G. — Avis à nos abonnés de Montréal. — Lettres parisiennes : pour et contre, par Th. B. de la Guérche. — L'Ange-Gardien. — Nouvelles diverses. — Poésie : Croquis, par Eudore Evanturel. — Histoire de Grand Monde (suite et fin). — Prime à nos abonnés. — Le vieux Saint-Louis. — Biographie : Souvenir du baptême. — Le jeu et les joueurs. — Les locutions populaires. — Les échecs. — Le jeu de Dames.

GRAVURES : Le *Bucanary*, d'après l'original dans l'arsenal de Venise. Fête costumée au Victoria Skating-rink. Entrée de Mahomet II dans Constantinople, le 29 mai 1453. Le Skating-rink de la Chaussée-d'Antin.

AUX LECTEURS DE L'OPINION PUBLIQUE

Nous sommes heureux d'annoncer aux nombreux lecteurs de *L'Opinion Publique* que nous avons enfin complété nos arrangements au sujet de la rédaction de ce journal. M. LE CHEVALIER DROLET, M. LE CHEVALIER LA ROCQUE, M. L. O. DAVID et M. A. GÉLINAS ont consenti à se joindre aux anciens collaborateurs de *L'Opinion Publique* et à se charger même de la plus grande partie de la rédaction.

M. David reprendra la semaine prochaine sa galerie nationale, et promet, en particulier, de continuer l'histoire des hommes qui ont pris part à l'insurrection de 37-38. M. le juge Berthelot a bien voulu mettre à sa disposition son album politique, où l'on trouve les portraits de la plupart des prisonniers de 37, faits au crayon par M. Girouard.

Bien des familles seront surprises de reconnaître dans *L'Opinion Publique* les traits plus ou moins oubliés d'un parent ou d'un ami chéri.

M. le chevalier Drolet nous enverra d'Europe, toutes les semaines, les correspondances les plus variées et les plus intéressantes.

Nos lecteurs trouveront à l'avenir dans *L'Opinion Publique* toutes les nouvelles locales et étrangères, tous les renseigne-

ments historiques et scientifiques, tous les faits divers qui peuvent les intéresser et les instruire.

Nous voulons faire un dernier effort en faveur d'un journal que les Canadiens-Français devraient se faire un honneur d'encourager, car c'est le seul journal français illustré publié dans le pays, et même en Amérique.

Il y eut un temps où *L'Opinion Publique* comptait 12,000 abonnés. Nous voulons faire revivre ce temps glorieux et donner aux Canadiens-Français, une fois de plus, l'occasion de prouver qu'ils aiment à lire et à s'instruire. Qu'ils n'oublient pas que, dans ce siècle, on juge du patriotisme et de l'intelligence d'un peuple par l'encouragement qu'il donne à la presse.

Nous sommes mécontents souvent de la manière dont certains étrangers nous jugent, mais est-il étonnant qu'ils nous jugent mal quand, dans un pays dont les trois-quarts sont Français et catholiques, ils voient les journaux anglais et protestants trois fois plus répandus et prospères que les journaux français ?

Aujourd'hui que, dans toutes les familles, il y a quelqu'un qui sait lire, on devrait trouver *L'Opinion Publique* partout, dans presque toutes les maisons.

Et qu'on ne vienne pas nous parler d'économie. Le papier seul vaut l'abonnement, et les gravures valent davantage. Est-ce de l'économie d'ailleurs que de refuser de dépenser trois ou quatre piastres pour jouir du plaisir et des avantages que procure la lecture d'un journal ? Fait-il preuve d'économie celui qui, après avoir dépensé des centaines de piastres par année pour l'éducation de ses enfants, les laisse oublier ce qu'ils ont appris faute d'un journal ou d'un livre ? Combien d'hommes doivent ce qu'ils sont et ce qu'ils ont, leur fortune et leur position, à la lecture des journaux ?

Aussi comme les Anglais, qui sont des hommes pratiques, savent bien encourager leurs journaux ! comme ils font des efforts pour les soutenir ! Chaque Anglais est en quelque sorte un agent, et le meilleur des agents, pour le journal qu'il reçoit : il le fait recevoir par ses voisins et le fait lire par tous les gens de sa maison. Nous espérons donc que la population canadienne-française va seconder les efforts que nous allons faire pour conserver et vivifier un journal qu'elle devrait considérer comme une œuvre nationale.

Les événements terribles dont l'Europe sera bientôt le théâtre vont donner à *L'Opinion Publique* un intérêt spécial, car ce sera le seul journal français du Canada où l'on pourra voir représentées les scènes émouvantes du drame qui se prépare.

Nous comptons sur le zèle de nos agents et de tous ceux qui s'intéressent au progrès de l'instruction et des lettres en ce pays.

Quand les Canadiens-Français liront, ils auront des journaux prospères, bien faits, et indépendants, des écrivains capables qui les instruiront et leur feront honneur, des hommes politiques qui craindront l'opinion du peuple, et la nation elle-même sera plus prospère, plus influente et plus respectée.

— La Russie vient d'éprouver un échec humiliant européen. Son dernier emprunt n'a pu être contracté.

Nous commencerons bientôt à publier les PORTRAITS et BIOGRAPHIES qui suivent :

Bonaventure Viger, Dr. Chénier, F. T. Drolet, Dr. Duvert, S. Marchessault, Amable Hébert, J. B. Hébert, M. Blanchet, autrefois curé de Saint-Charles, maintenant évêque ; Dr. Sismard, G. de Boucherville, Dr. Masson, Ed. Rodier, Decolgne, les deux Sanguinet, Hindelang, Narbonne, Amiot, Bourdages, etc., etc.

Les personnes qui auraient des portraits de Cardinal, Duquette, De Lorimier et autres patriotes, ainsi que des notes et documents sur les hommes et les événements de 37-38, sont priées de les adresser à M. L. O. DAVID, Ottawa.

AUX HOMMES D'AFFAIRES

Plusieurs marchands et industriels canadiens-français ont promis de nous aider à accomplir la tâche que nous avons entreprise en nous donnant des annonces. Tous les jours on entend des Anglais dire : "Comment se fait-il que vos compatriotes n'annoncent pas dans un journal comme *L'Opinion Publique* ?" En effet, les hommes d'affaires oublient qu'il n'y a pas un journal où les annonces soient autant remarquées.

AFFAIRES AMÉRICAINES

Nos voisins les Américains traversent depuis six mois une crise qui a plongé les amis des institutions républicaines des Etats-Unis dans l'inquiétude. On sait que le résultat de la dernière élection présidentielle est resté douteux. Impossible de savoir si M. Tilden ou M. Hayes avait obtenu la majorité des voix. La lutte avait été terrible dans les Etats du Sud et les deux partis réclamaient la victoire. Comment sortir de cette position ? Les uns croyaient déjà la guerre civile inévitable ; car, disaient-ils, les républicains sont décidés à installer Hayes à la Maison Blanche, et jamais les démocrates, qui sont persuadés que la majorité des voix a été enregistrée de leur côté, ne voudront accepter ce qu'ils regardent comme une fraude. Les autres, les plus modérés, voyaient dans cette élection le germe de discordes intestines interminables.

La sagesse du Congrès va, croyons-nous, trancher le nœud gordien et ramener le calme dans les esprits. Il vient de passer une loi qui confie à un comité, composé en égal nombre de républicains et de démocrates, la mission de compter les voix et de décider qui de Hayes ou de Tilden devra remplacer Grant à la Maison Blanche. C'était le seul parti à prendre et le seul moyen de sortir du *dead lock*. Au Sénat, les républicains sont en majorité ; dans la Chambre des représentants, ce sont les démocrates qui dominent. Impossible de prendre dans le Congrès un parti qui fût de nature à satisfaire entièrement soit les démocrates soit les républicains, car l'une ou l'autre Chambre aurait repoussé le projet.

Pour couper court à cet embarras, le Sénat a nommé trois républicains et deux démocrates, et la Chambre des représentants trois démocrates et deux républicains, lesquels formeront le tribunal chargé de trouver quel est le président que le peuple a nommé l'automne dernier.

Les journaux représentant les partis,

les grands organes américains, sont mécontents du pacte. Démocrates et républicains semblent appréhender le résultat. Les uns et les autres auraient voulu voir soit la Chambre, soit le Sénat résoudre la question. Le *Herald* de New-York, qui fait profession de n'être attaché à aucun parti, ne trouve rien à reprendre à la loi.

"C'est, dit-il, le plus magnifique triomphe de modération et de patriotisme dont le pays ait à s'enorgueillir dans toute son histoire. Les plus sages de nos hommes d'Etat et les plus vénérés de nos juristes avaient prédit depuis plus d'un demi-siècle que l'épreuve suprême de nos institutions viendrait le jour où l'élection présidentielle dépendrait de quelques votes contestés. Nous sommes enfin arrivés à cette grande épreuve et nous l'avons traversée sans dommages. "La vague a passé sous le navire," non-seulement sans le faire naufrager, mais encore sans lui imposer une dure fatigue. Le navire a survécu à la tempête, et il vogue maintenant sur des eaux calmes. Le résultat de cette élection présidentielle extraordinaire sera accepté et consenti aussi pacifiquement que si l'un des candidats rivaux eût eu une majorité incontestable."

Si cette commission prononce une décision que le parti accepte sans murmure, les Etats-Unis auront mis fin à une crise terrible avec une facilité que personne n'entrevoit et qui fera l'éloge de la sagesse de leurs institutions.

NOS GRAVURES

Le Skating-Rink de la Chaussée-d'Antin

Le 30 décembre a vu s'ouvrir dans le quartier de la Chaussée-d'Antin, derrière l'église de la Trinité, une salle immense dont nous donnons aujourd'hui le dessin. Dans cette salle, construite *ad hoc*, on a organisé un Skating-Rink, salle de patinage à roulettes, avec tous les aménagements nécessaires à ce nouvel exercice gymnastique si à la mode aujourd'hui. L'emplacement réservé au rink mesure 92 mètres de longueur sur une largeur de 17 mètres. Les vrais amateurs de patinage vont donc trouver là, dans cette immense salle, tout l'espace nécessaire à leurs évolutions, et cela dans un quartier essentiellement central.

La compagnie Anglaise, propriétaire de l'immeuble, a acheté de la ville de Paris un terrain de 4,200 mètres, occupé autrefois par le petit collège Chaptal, et c'est sur ce terrain que M. Ydee, jeune architecte plein d'avenir, a élevé une construction véritablement remarquable par sa hardiesse et son rapide achèvement, et dont la charpente de fer sort de l'usine Carré.

En moins de quatre mois tout a été terminé.

L'ex-voto du marin

Notre gravure représente un des épisodes les plus caractéristiques de la vie du marin. Toujours en face de l'immensité, la foi le soutient au milieu des incessants dangers qu'il doit affronter. Dans beaucoup de ports de la Normandie et de la Bretagne, on remarque, fixées à des arbres ou à des rochers, des statuette de la sainte Vierge au pied desquelles les pêcheurs, quand ils passent en temps ordinaire, man-

quent rarement de dire une prière. Dans toutes les églises de ces provinces on trouve des *ex-voto*, et tout le long de la côte on peut voir de petites chapelles dédiées à Notre-Dame-des-Flots. C'est là que les marins vont s'agenouiller avec leur famille pour demander la grâce de faire un bon voyage, et, chaque jour, les mères, les sœurs, les fiancées viennent implorer la Providence en faveur des pauvres matelots.

Si la mer est le gagne-pain du pêcheur, elle est aussi bien souvent son tombeau ! Que de pères, que de fils partent joyeux pour des courses lointaines et ne reviennent plus !

O flots, que vous savez de lugubres histoires ! Flots profonds, redoutés des mères à genoux ! Vous vous les racontez en montant les marches, Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées Que vous avez le soir quand vous venez vers nous.

Aussi, après avoir échappé au danger, le marin ne manque jamais de venir remercier Dieu de l'avoir rendu à sa famille. Très-souvent, ainsi que le montre notre gravure, il apporte dans la chapelle et dédie à la Vierge un petit navire qu'il a fait avec soin sur le modèle de celui qu'il montait à son départ.

Le "Bucentaur"

Le *Bucentaur* est le nom du fameux vaisseau qui portait le Doge de Venise, lorsque celui-ci allait épouser la mer Adriatique. On sait en quoi consistait cette ancienne coutume de la République vénitienne. La ville des Doges prétendait à l'empire du commerce et de la mer, et, à l'avènement de chaque nouveau prince, on répétait la cérémonie des épousailles de l'Adriatique. Le Doge, accompagné de sa cour, se rendait, à bord du *Bucentaur*, jusqu'à l'entrée de l'Adriatique, et là il jetait dans la mer un anneau en signe de son alliance avec elle. Le *Bucentaur* ne servait que dans ces occasions solennelles.

Fête costumée au Victoria Skating-Rink

Cette gravure est un croquis pris par notre artiste de la dernière mascarade au Victoria Skating Rink de Montréal. On peut juger par cette esquisse du tableau que présentait la salle ce soir-là. C'est un spectacle féerique qui ne se voit guère que dans les pays au climat glacé comme le Canada ou la Russie. Ces sortes de fêtes se renouvellent plusieurs fois chaque hiver au Rink Victoria, qui est un des établissements de ce genre les plus vastes et spacieux. Les dispositions particulières du bâtiment, ses dimensions extraordinaires, en font un endroit extrêmement favorable aux exercices et aux fêtes de ce genre. Une galerie intérieure, qui règne tout autour de l'édifice, et qui sert de promenade, permet aux simples spectateurs de suivre avec avantage toutes les évolutions des patineurs et des *patineuses*.

Entrée de Mahomet II dans Constantinople, le 29 mai 1453

Tout ce qui concerne la Turquie et les Turcs offre en ce moment un intérêt piquant. Notre gravure représente l'entrée triomphante de Mahomet II à Constantinople, en 1453, après la prise de cette ville par le fils du Prophète. C'est de ce moment que date la fin de l'empire d'Orient et du moyen-âge, et le commencement de l'empire turc en Europe, à la chute duquel nous assisterons probablement bientôt.

Constantinople tomba définitivement au pouvoir de l'armée musulmane dans la nuit du 28 mai 1453. Le sultan Mahomet II, qui se trouvait à quelques lieues de là, accourut à la hâte, et fit son entrée triomphante à midi, le 29 mai, dans la cité que venaient de conquérir ses lieutenants. Il était entouré de ses vizirs, des grands de sa cour et de sa garde. L'empereur Constantin Dragasés, le dernier souverain chrétien de Constantinople, vint d'être massacré dans son palais par quelques soldats de l'armée turque. L'entrée de Mahomet dans la ville impériale fut marquée par des acclamations et des profa-

nations de toutes sortes. Le sultan se rendit d'abord à l'église de Sainte-Sophie où il se mit lui-même debout sur l'autel, foulant aux pieds le tabernacle et se livrant à d'autres excès sacrilèges du même genre.

BEAU TÉMOIGNAGE

Les lecteurs de *L'Opinion Publique* apprendront avec plaisir que notre collaborateur, M. Chapman, a reçu une lettre fort élogieuse de M. François Coppée, le célèbre poète français, à qui M. Chapman avait adressé un exemplaire de ses poésies : *Les Québécoises*. Nous félicitons M. Chapman d'avoir su mériter les éloges de M. Coppée. Il devra trouver dans les paroles du poète français un encouragement à continuer ses relations avec les muses. Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs la lettre de M. Coppée :

Paris, 28 décembre 1876.

A W. CHAPMAN.

Voici, monsieur et cher poète, une petite feuille de papier qui va essayer de traverser l'Atlantique pour vous dire la sincère sympathie que m'a inspirée pour vous la lecture de vos charmantes poésies. Élève de notre Lamartine, vous avez su exprimer, en des vers harmonieux et magnifiques comme les siens, votre inspiration personnelle, et vous nous avez dit les spectacles de la nature et les scènes de l'histoire de votre beau et noble pays, qui se souvient toujours d'avoir été français. Comme votre confrère et comme votre quasi-compatriote, je vous en remercie doublement, et je vous envoie, par dessus les vagues de l'Océan, ma plus cordiale poignée de main.

FRANÇOIS COPPÉE.

LETTRES INÉDITES DE MADAME DE SÉVIGNÉ

M. Louis Veuillot annonçait récemment dans la *Semaine Littéraire* de *l'Univers*, la découverte récente et la publication d'un volume de lettres inédites de Mme de Sévigné. C'est un événement qui a été apprécié avec joie dans tout le monde littéraire, en France et à l'étranger. Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant ce gracieux morceau du grand écrivain français, ainsi que les deux courts extraits qui le suivent. M. Veuillot a toujours éprouvé pour madame de Sévigné une admiration et un attrait qu'il n'a jamais cachés et qui s'expliquent facilement. Voici en quels termes il en parle cette fois :

Il y a quelque temps, une nouvelle mettait en émoi les amis de Mme de Sévigné. On annonçait la découverte d'un ancien manuscrit contenant un nombre considérable de ses lettres. M. Capmas, professeur à la faculté de Dijon, auteur de cette heureuse trouvaille, vient d'en faire part au public.

C'est encore à la Bourgogne que nous devons cette richesse inattendue. Il semble que les lettres de Mme de Sévigné soient un trésor qu'elle a reçu en dépôt et qu'elle livre par parties.

La chose n'a rien qui doive étonner. Bereau des aïeux de l'illustre marquise, la Bourgogne continua d'être le séjour d'une branche des Rabutins, celle des Bussy : or, on sait que ce fut à un membre de cette dernière famille, l'abbé de Bussy, fils du célèbre comte Roger, que Mme de Simiane envoya en différentes fois, autographes ou transcrites, beaucoup des lettres de sa grand-mère. Tout porte à croire que les différents recueils manuscrits connus jusqu'à ce jour ont cette provenance, soit que l'abbé de Bussy les ait reçus tout faits, ou qu'ils aient été composés sous sa direction et par ses soins. Il est certain que les premières publications des lettres de Mme de Sévigné à sa fille furent faites sur un manuscrit perdu à la mort du comte de Bussy, frère de l'abbé, et qui tomba entre les mains de d'Amfreville. C'est encore en Bourgogne, au château de Grosbois, que fut trouvé, vers 1820, le manuscrit qui a servi pour la dernière édition, celle des *Grands Écrivains de la France*. Enté le dernier venu de ces recueils, celui qui nous occupe en ce moment, appartenait aux derniers débris d'une bibliothèque vendue aux enchères à Somur en Auxois.

"Adjugé pour une somme modique à une marchande de vieux meubles," et "soumis chez elle pendant plus de quinze mois à tous les hasards du bric-à-brac," le précieux manuscrit fut découvert par M. Capmas.

On a bien vite reconnu Mme de Sévigné dans ces lettres : c'est bien toujours cette verve, ces saillies toutes françaises, parfois un peu gauloises ; ce naturel, ce négligé même si plein de charme et de distinction ; cette plume qui trotte, vive et

piquante, les anecdotes variées, en même temps que les appréciations les plus justes d'ordinaire, les détails les plus instructifs sur le règne de Louis XVI. Mais de passages qui, par leur étendue ou l'intérêt historique qu'ils présentent, rappellent ceux que tout le monde connaît, et que l'on trouve cités partout, il y a beaucoup moins dans les nouvelles lettres que dans les anciennes.

Les lettres ou parties de lettres inédites contiennent en général des détails purement domestiques. Conseils d'économie adressés à Mme de Grignan ; perpétuelles recommandations au sujet de sa santé, soins à prendre, remèdes à faire ; question d'argent, d'embaumement, de toilette ; ajoutez à cela certains passages accusateurs de M. ou de Mme de Grignan : tel est le thème peu varié, et, quant au fond, peu intéressant, des lettres inédites. On n'est pas fâché, il est vrai, de voir comment la plume de Mme de Sévigné exprime les choses les plus simples de leur nature, et comment le talent éclate à raison même de la vulgarité du sujet. Il est vrai aussi que, à la distance des siècles, lorsque la gloire a consacré son nom, tout ce qui s'y rattache offre un intérêt que ne soupçonnaient point les contemporains.

Nous mettons deux de ces lettres sous les yeux de nos lecteurs :

"LE PRINTEMPS AUX ROCHERS.—Il fait un temps tout merveilleux, Dieu merci. J'ai si bien fait, que le printemps est achevé : tout est vert. Je n'ai pas eu de peine à faire pousser tous ces boutons, à faire changer le rouge en vert. Quand j'ai eu fini tous ces charmes, il a fallu aller aux bêtises, puis aux chènes : c'est ce qui m'a donné le plus de peine, et j'ai besoin encore de huit jours pour n'avoir plus rien à me reprocher. Je commence à jouir de toutes mes fatigues, et je crois tout de bon que non-seulement je n'ai pas nuï à toutes ces beautés, mais qu'en cas de besoin, je saurais fort bien faire un printemps, tant je me suis appliquée à regarder, à observer, à épiloguer celui-ci, ce que je n'avais jamais fait avec tant d'exactitude. Je dois cette capacité à mon grand loisir ; et en vérité, ma chère bonne, c'est la plus jolie occupation du monde. C'est dommage qu'en me mettant si fort dans cette belle jeunesse, il ne m'en soit pas demeuré quelque chose !"

"LES ROSSIGNOLS : Je meurs d'envie d'entendre, dans un an, vos charmants rossignols. Il y a deux printemps que vous les entendez, que vous les observez : il y en a deux aussi que j'entends ceux de notre petite métairie, que vous commissez. La petite rivière qui est dans cet endroit en attire deux ou trois, mais fort inférieurs aux vôtres ; ils n'ont ni tant d'amour, ni tant de science ; à peine disent-ils les couplets les plus communs : ils n'ont point un maître de musique comme M. de Grignan."

REVUE DE LA SEMAINE

ORIENT

Les dépêches européennes de la dernière semaine sont entièrement à la guerre. Depuis la brusque dissolution de la conférence internationale, on considère la lutte armée comme inévitable. Tous les délégués et la plupart des ambassadeurs étrangers ont quitté Constantinople à la suite de cette dissolution, qui a été causée, comme on le sait, par la décision du grand Conseil de l'empire ottoman, qui a rejeté toutes les propositions de la convention diplomatique, en déclarant que *la mort valait mieux que le dishonneur*.

Les Turcs ont une façon particulière d'entendre les principes de morale et de conduite. Pour eux, le *dishonneur* ne consiste ni dans la violation de la foi jurée, ni dans la banqueroute nationale, mais dans l'observation des traités et dans la justice égale pour tous. Ils craignent de se *deshonorer* en consentant à accorder à leurs concitoyens chrétiens des droits et des privilèges qu'ils leur ont promis cent fois.

Le sultan et ses ministres, qui sont personnellement favorables à la paix et disposés aux concessions, ont dû plier devant la volonté du grand Conseil, auquel ils avaient soumis leur politique, et qui s'est fait l'interprète du fanatisme stupide et ignorant de la plèbe turque. Midhat Pacha a essayé aussitôt d'un nouvel expédient pour se tirer d'embarras. Les négociations avec les puissances étant ainsi soudainement rompues, il s'est adressé directement aux provinces révoltées, à la Serbie et au Monténégro, et il a invité les gouvernements insurgés à traiter directement avec la Porte, de leur soumission et du rétablissement de la paix. Sur quelles bases et par quels moyens le Grand Vizir espère-t-il établir un arrangement de cette façon ? Cette démarche a néanmoins pris le public par surprise, et elle a été considérée comme un habile coup de diplomatie. Il est peu probable, cependant, que la Serbie et le Monténégro, fussent-ils disposés à accéder à l'invitation de Midhat Pacha, osent agir sans l'autorisation de la Russie et des autres puissances médiatrices. En attendant, l'armistice tire à sa fin et la Russie continue ses préparatifs de guerre. Le Divan a signifié aux insurgés que les hostilités seraient reprises le 1er mars, s'ils ne venaient à une entente immédiate.

Le gouvernement du Czar proteste de ses intentions honnêtes, tout en poussant avec activité un armement général. Les réserves mêmes de l'empire sont comprises dans le mouvement d'organisation armée. La Russie, dans cette entreprise, rencontre cependant peu de sympathie dans le reste de l'Europe, et elle inspire peu de confiance, si l'on en juge par le fait que le récent emprunt qu'elle a voulu faire a complètement échoué sur les marchés étrangers. Elle est ainsi forcée de s'adresser à son propre peuple et de se contenter de ses seules ressources. Elle devra s'équiper à ses frais. Il y a pourtant plus de vingt ans que la guerre de Crimée a eu lieu. La Russie n'a pas la bonne fortune de la France, qui trouvait tous les capitaux de l'Europe à sa disposition, au lendemain même de sa

ANGLETERRE

La session annuelle du parlement anglais doit ouvrir cette semaine. On prévoit des débats orageux sur les événements d'Orient, qui feront le principal objet des travaux des Chambres anglaises pendant cette session. Lord Salisbury rendra compte de sa mission à Constantinople. L'opposition se prépare à faire de vives attaques contre le ministère au sujet de sa politique étrangère. M. Gladstone a prélué à ces attaques par quelques discours violents qu'il a faits récemment dans différentes occasions, et où il a accusé le gouvernement de déshonorer l'Angleterre en se faisant le protecteur et le complice de la Sublime Porte contre les chrétiens d'Orient. L'ex-premier ministre libéral ne désigne plus la presse conservatrice anglaise que sous le nom de presse *turque*. Il paraît évident que M. Gladstone a repris la direction de l'opposition, qu'il avait abandonnée après sa chute, pour se livrer exclusivement à ses goûts de pamphlétaire. Il a cru avoir trouvé une excellente occasion de ressaisir le pouvoir dans la question turque, et il paraît résolu à en tirer tout le parti possible.

ÉTATS-UNIS

Le Congrès de Washington en est enfin arrivé à un accord au sujet de la difficulté présidentielle. Les deux Chambres se sont entendues pour nommer un comité composé de deux délégués élus par elles-mêmes et de cinq juges choisis à peu près également dans les deux partis, pour faire le dépouillement des votes et prononcer sur le résultat final, à la place du président du Sénat, à qui ce rôle est réservé par la constitution. Le président a sanctionné le bill passé à ce sujet par la majorité du Congrès, et la décision de ce nouveau tribunal sera connue dans quelques jours.

Les fractions extrêmes, dans les deux partis, ont refusé de consentir à cet arrangement ; mais les hommes modérés et sages l'ont accepté comme le seul moyen de mettre fin aux troubles et à l'agitation actuelle. Reste à savoir si la décision des arbitres rencontrera la même soumission. On constate que les républicains ont rabattu quelque peu de leurs prétentions et de leur arrogance, ce qui est un symptôme favorable pour les amis de M. Tilden.

MEXIQUE

L'entrée de Diaz à Mexico n'a pas mis fin à la guerre civile au Mexique. Au contraire, Lledo de Tejada continue ses opérations dans les provinces de l'Ouest, et le prétendant Iglesias, qui avait espéré un moment arriver au gouvernement à la faveur des dissensions des deux candidats, réfugiés aux États-Unis, travaille activement à rallier ses partisans pour une nouvelle excursion. Il a même adressé un appel aux volontaires étrangers, et, s'il faut en croire les nouvelles, il est en train d'organiser un corps de volontaires sur le territoire américain, et à la barbe des gouvernements de Washington, qui ne font pas mine de vouloir le gêner dans cette opération. Ainsi, les Mexicains peuvent compter voir bientôt trois armées en campagne dans leur pays. C'est de cette façon que se règlent la plupart des élections présidentielles au Mexique.

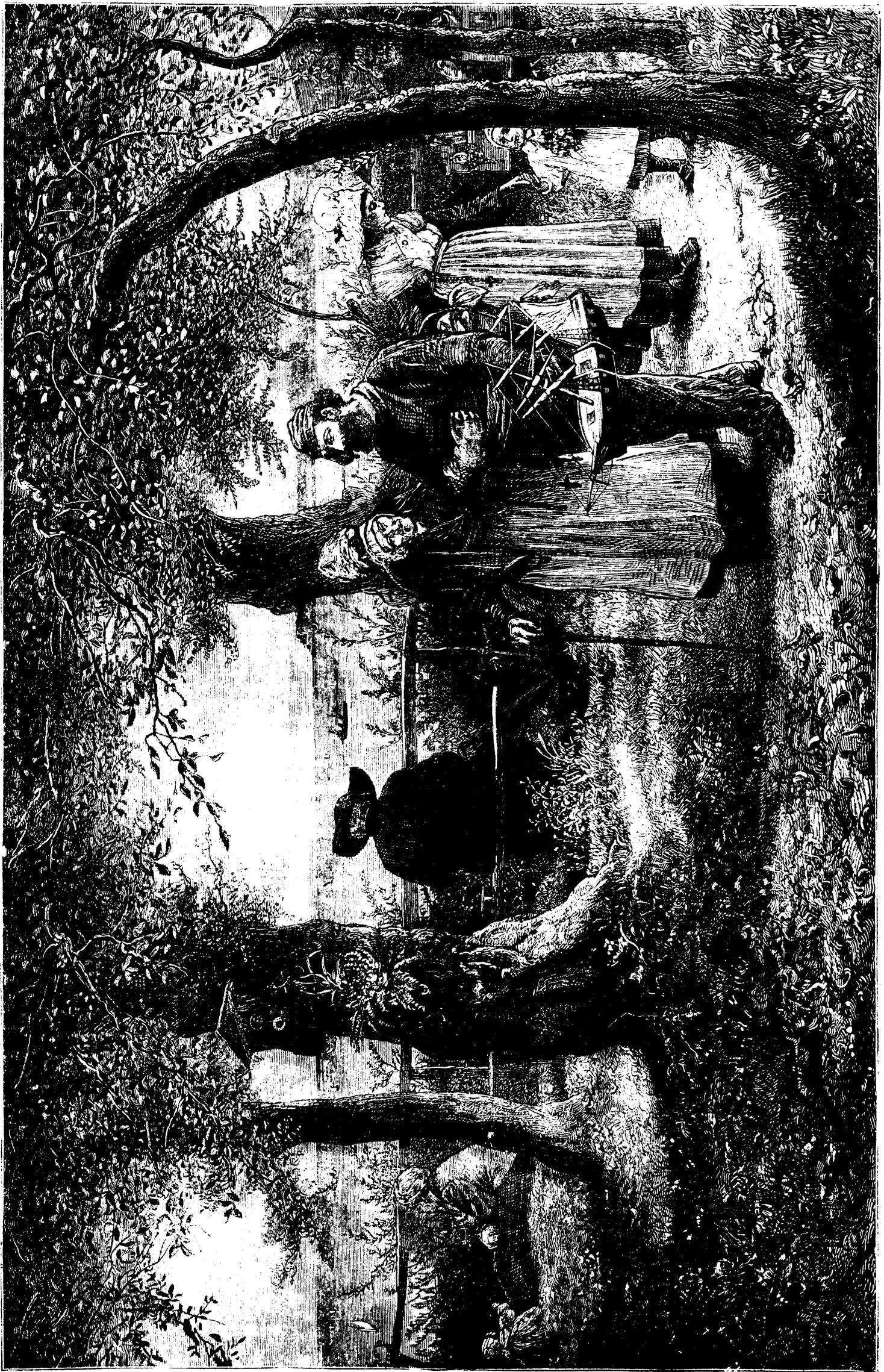
AVIS

A NOS ABONNÉS DE MONTRÉAL

Notre agent, M. Edouard Dorion, commencera, la semaine prochaine, la visite domiciliaire chez nos abonnés de Montréal, afin de collecter ce qui nous est dû. Nous prions nos bons lecteurs et amis de se tenir prêts, et de mettre de côté la somme nécessaire, afin de s'éviter à eux-mêmes le désagrément d'être dérangés plusieurs fois pour une si petite affaire, et d'épargner à notre agent des voyages réitérés, laborieux et inutiles. M. Dorion sera assisté de M. David Goron, et les quittances données par ce dernier seront reconnues comme valables par M. Dorion.

Tous les articles qui paraîtront dans *L'Opinion Publique* seront signés, et chacun ne portera la responsabilité que des écrits qu'il signera.

— Par décision de Sa Grandeur Mgr. de Montréal,
M. Georges Thibault, curé de Longueuil, a été nommé vicaire forain du 13^e vicariat ;
M. Eucher Lussier est appelé à faire partie du clergé de la Cathédrale ;
M. Joachim Primeau est nommé curé de Boucheville ;
M. J. Hermen-gilde Carrier est nommé curé de Sherrington ;
M. Napoléon Lemoyne est nommé vicaire à Sainte-Brigide ;
M. P. Chatillon est nommé vicaire à Saint-Michel ;
M. Vitalien Dupan est nommé vicaire à l'Église-Bizard ;
M. F. X. Chagnon, avec la permission de Mgr. de Montréal, a été nommé par Mgr. l'évêque d'Ogdensburg à la mission de Champlain.



L'EX-VOTO DU MARIN

LETTRES PARISIENNES

—
XV

POUR ET CONTRE

I. François Y., ancien négociant, *Grand-Hôtel* à Paris, à Vincent Z., ingénieur en retraite, à Chambéry (Savoie).

CHER VIEIL AMI,

Je vous plains davantage de vos rhumatismes et de vos habitudes, hélas ! forcé de rester sédentaire, depuis que j'ai revu Paris. Volontiers, je vous dirais : *pende-toi*, comme Henri IV à Crillon après Arques, si je ne voulais plutôt espérer qu'une accalmie survenant, vous pourriez refaire comme moi—après vingt ans de province—ce beau voyage à la découverte ; car, tel que vous me voyez, mon cher camarade, il me semble que je viens de découvrir Paris.

* *

Qu'était, en effet, le Paris d'autrefois, le Paris que nous connaissions, auprès de celui que M. Haussmann vient de nous faire ! et comment, en face de telles merveilles, l'opinion a-t-elle seulement osé soupçonner un regret et bourdonner une critique ?

Il faut que le Parisien soit frondeur comme il l'est, et badaud et crédule, pour ne pas dresser des statues à ce dictateur de génie, qui fut le préfet de la Seine. Et pour l'avoir blackboulé comme il l'a fait aux dernières élections, il faut que ce soit toujours le même peuple, à propos duquel Mathieu Marais écrivait, il y a à peine cent ans : On ne veut pas pour le Roi de l'Infante de Portugal, parce que le père est un peu fou ; on ne veut pas non plus de la princesse de Hesse-Rhinfeld, parce qu'on dit que sa mère accouche alternativement d'une fille et d'un lièvre.

* *

Ainsi, on fera tout croire au Natural des bords de la Seine, sauf qu'il est—grâce à l'un de ses préfets—le citoyen le mieux logé et le mieux installé qui soit au monde.

Dites-lui que Paris est le caravansérail de la civilisation et l'hôtellerie de l'univers, il en conviendra ; ajoutez que Paris est le cerveau de la France, il applaudira ; mais demandez-lui de sacrifier quelques rues infectes et d'effondrer quelques vieux murs ; parlez-lui de contribuer aux frais de cet hygiène, de ces commodités, de cette sécurité, de ces magnificences, il rechigne à payer, se fait tirer l'oreille, crie bien haut que cela ne peut pas durer toujours comme ça ; puis, il finit par délier sa bourse ; car, par dessus tout, il lui est doux de n'avoir à s'occuper de rien.

* *

Entre-nous, mon cher ami, le nouveau Paris est tout simplement incomparable. Nous n'irons jamais à la messe dans une église plus belle que Notre-Dame, restaurée par Viollet-Leduc ; on ne fera jamais un trait-d'union architectural comme le nouveau Louvre, hélas ! maintenant privé des Tuileries ; les malades n'ont jamais eu de refuge comparable au nouvel Hôtel-Dieu, qui est un palais ; et quand je regarde les nouveaux ponts qui ont enjambé la Seine, les quais qui l'endignent, les palais qui s'y mirent, le Trocadéro rectifié qui y incline ses pentes, et ces lignes de points lumineux qui y tremblent, le soir, comme de mouvantes et humides étoiles... je ne m'étonne plus que le fleuve descende si lentement au milieu de ces splendeurs, et qu'il pousse si paresseusement ses eaux vertes contre les chaussées où se dresse un pareil spectacle.

* *

Des quartiers neufs ont surgi dans les terrains vagues qui avoisinaient la porte Maillot ; et ailleurs, toutes ces bicoques, tanneries, brasseries, baraques d'ouvriers, cabarets borgnes, ont été détruits, rasés, remplacés par des artères magistrales plantées d'arbres, ornées de *squares*, bordées de maisons à balcons et à six étages.

Plus de lignes brisées, plus de ces échelons de rues infectes qui déconcertaient l'étranger... Mais la sereine, la correcte, l'auguste ligne droite : celle qui rend

inutile les barricades aux jours d'émeute, et met les communalards sous la gueule des canons. Et à ce propos, mon cher ami, je trouve qu'on a trop peu remarqué à quel point la transformation de la capitale a facilité à MacMahon et à ses troupes la reprise de Paris sur les insurgés du 18 mars.

* *

Enfin, mon cher ami, je dois vous dire qu'à votre prochain séjour à Paris, vous achèterez les légumes et la viande dans un palais de fer et de verre, qui sont les halles centrales ; que vous aurez vingt belles églises de plus pour prier Dieu ; des fontaines à tous les angles de rues pour vous rafraîchir ; les Buttes-Chaumont, le parc Monceaux, le bois de Boulogne pour vous promener, le nouvel Opéra pour y entendre les chefs-d'œuvre de la musique française, des tramways sur toutes grandes lignes et un chemin de fer de ceinture pour vous porter à tous les points extrêmes du périmètre parisien.

Avec cela, plus de passages fangeux comme dans le quartier Saint-Marceau et aux environs de la place Maubert, plus d'égoûts engorgés et de voiries écœurantes, plus de ruisseaux bordés de mâtures lépreuses et pectinés par ces êtres ambigus qu'on eût pu prendre pour des revenants de Gomorrhe, plus de ces hangars ébréchés où des chiens savants se battaient avec des singes impudiques, et bientôt plus de ces grands cimetières trop rapprochés de Paris pour ne pas l'infester... partout, l'air, la lumière, l'arrosage, la verdure, l'hygiène, le luxe, la sécurité !

* *

Et voici que l'on profite maintenant, mon cher ami, de ce Paris nouveau, large, étincelant, salubre, dû à ce préfet si vilipendé, si chansonné, si chargé de tous les péchés de l'Israël impérial. Et voici que nos édiles républicains sont en train de reprendre les plans de ce réactionnaire, démolissant et bâtissant eux aussi, versant à leur tour des torrents de poussière sur leurs obscurs blasphémateurs, et étant d'avis qu'à Paris—suivant l'expression d'un député qui n'a eu que ce mot célèbre—*quand le bâtiment va, tout va*.

Leur châtimement sera d'achever précisément ce qu'Haussmann avait commencé et poursuivi sous leurs malédictions, de le copier, de le dénaturer peut-être ; car, en vérité, comme on l'a dit : "Dieu est Dieu, et M. Haussmann était son préfet de la Seine." Signé : Y.

II. Fabien K., chanoine honoraire, *Hôtel du Bon-Lafontaine* à Paris, à Alexandre D., vice-président de la société des antiquaires à Nîmes.

MON CHER ONCLE,

Je vous plains moins de n'avoir pu refaire avec moi ce voyage de Paris, depuis que je vois de mes yeux les ineptes changements et les outrageantes mutilations qu'on a fait subir à cette capitale.—*Rome n'est plus dans Rome*, disait le héros tragique, elle est toute où je suis. Paris également n'est plus dans Paris, d'où l'a expulsé le roi des terrassiers de la Seine ; il est tout dans les livres, dans les tableaux, dans l'histoire, dans le souvenir de quelques fidèles qui, comme vous, mon cher oncle, l'avaient assez compris pour l'aimer.

* *

Quand Esdras et Néhémie réoccupèrent Jérusalem au retour de Babylone, ils furent navrés—l'Écriture en témoigne—de n'y trouver que des ruines. Eh bien, je ne sais s'ils n'eussent pas gémi mille fois plus encore, si, écartant les ronces et relevant les pierres moussues, M. Haussmann, pendant leur absence, y eût exercé son génie et fait surgir ses embellissements ! *Dotires mori quam fideari*, comme vous le disiez souvent en traduisant ainsi : Plutôt les ruines que la profanation ! et M. Haussmann, mon cher oncle, sous prétexte de confortable et d'utilité, profane réellement tout ce qu'il touche.

L'utilité ! le jour où la langue humaine a prononcé ce mot, les dieux s'en sont retournés au ciel en pleurant !

* *

L'homme, lui, le Parisien, reste encore sur la terre ; mais logé comme il l'est maintenant dans cette capitale, peut-on dire qu'il y soit chez lui ?

Cette grande caserne de pierre qui s'étend uniforme tout le long des rues, avec ses fenêtres toutes semblables et ses balcons alignés, est-ce donc là une maison, un foyer, une demeure de famille ? Non, ce n'est qu'une hôtellerie, où le Parisien a son numéro ; et dans l'interminable escalier qui y accède, toute une population d'étrangers le convoie sans lui parler, sans le connaître, mais non sans le gêner beaucoup. Le palier, c'est-à-dire le seuil même de sa porte, ce seuil si cher aux anciens, ne lui appartient même pas, et quand le loquet retombe derrière lui, le voilà déjà en quelque sorte sur la voie publique.

* *

Au moins sera-t-il tranquille dans ses appartements, c'est-à-dire dans le tiers ou le quart d'étage qu'il habite ? Nullement ; car ces papiers peints et ces glaces ne recouvrent que de grêles murailles, par où s'épanchent tous les bruits du voisinage : bruit du billard d'en haut, bruit du piano d'en bas, bruit du ménage d'à côté, bruit des rires, des pleurs, des chants, des altercations de toutes les cases qui confinent à la sienne.

Et voilà comment M. Haussmann entend nous élever ce qu'un de ses amis politiques a appelé *le mur de la vie privée* !

* *

Oh ! sa bonne vieille maison d'autrefois, avec ses murs de refend, son ampleur, son isolement discret, ses commodités sans luxe ! que ne ferait pas le Parisien pour la ravoir ! et comme volontiers il rendrait au préfet de Paris ses munificences !

—Monsieur, monsieur, criait une petite mendicante en courant après un passant qui venait de lui faire l'aumône, je vous rapporte votre pièce, elle est fausse.

—C'est très-bien, mon enfant, dit l'autre ; eh bien, garde là, en récompense de ton honnêteté.

M. Haussmann ne raisonne pas autrement et ne reprend jamais ses dons, si funestes que l'expérience les révèle.

* *

J'étais sorti de mon hôtel, mon cher oncle, espérant qu'au moins l'extérieur aurait été moins abîmé que l'intérieur, et que les monuments et les délices séculaires de la bonne ville de Paris auraient été épargnés.

Mon erreur n'a pas été de longue durée. Le Luxembourg, cet Eden de Paris, a été aussi mutilé ; et la Pépinière a fait place à un ingénieux système de rues qui vient de jeter à travers ce nid de verdure et de roses, une double haie de boutiques et de cafés. A quelques pas de là, des casernes.

Des casernes, bon Dieu ! des casernes ! Le charmant voisinage pour les malades qui viennent là se chauffer au soleil, pour les savants qui y viennent méditer, les artistes qui y viennent rêver, pour les mères de famille qui y viennent allaiter ou promener leurs enfants !...

* *

Partout, d'ailleurs, des abattis de vieilles rues qui avaient leur cachet et leur histoire, et des alignements de boulevards avec trottoirs en bitume, plantation d'arbres quadrangulaires, colonnes murales, *trinkhall* et tout le shiboleth de la vraie civilisation. Partout des *squares* étriés pour remplacer les immensités fleuries et verdoyantes, partout des bassins.

M. le préfet de la Seine n'a pas pu faire une place, une avenue, un espace vide, sans être saisi de l'irrésistible envie d'y creuser une cuvette avec un petit jet d'eau au milieu. Bientôt, on ne verra plus que ces aimables petits monuments renforcés d'églises de mauvais goût, comme St. Augustin et la Trinité, de terrasses chauves et aveugles comme le Trocadéro, de promenades d'un style prétentieux et maniéré comme les Buttes-Chaumont, d'hôpitaux sans cachet monumental comme l'Hôtel-Dieu, et alors sans doute, la vieille Lutèce n'aura plus rien à envier à Chicago, la merveille des Amériques !...

* *

Non, vous ne voudriez plus vivre à Paris, mon cher oncle, et—chose plus grave—vous ne voudriez plus y mourir.

Apprenez, en effet, que les beaux cimetières historiques que vous aimez vont être fermés, puis éventrés et vendus en détail, et que l'on va créer, à six lieues d'ici, une nécropole qui sera le Botany-Bay des Parisiens décédés, lesquels seront transférés par un chemin de fer spécial à leur dernière demeure.

Car, aux yeux de nos édiles, la mort fait tache dans l'élégance et le luxe du Paris moderne, du creuset où les riches étrangers viennent gaiement fondre leurs lingots. Notre capitale est devenue l'hôtellerie du monde ; et le maître d'un hôtel bien tenu, on le sait, ne souffre pas qu'on meure chez lui. Le préfet et la municipalité ne peuvent empêcher qu'on meure ; mais ils ne veulent plus que l'on y soit enterré... Cela discréditerait leur établissement.

* *

Voilà pourquoi, mon cher oncle—et nullement à cause de la salubrité, qui n'est qu'un prétexte—le culte des morts, si touchant à Paris et si traditionnel en France, va prendre fin, les tombeaux allant se trouver désormais hors de portée pour les visiteurs, et Méry-sur-Oise couvrant nos défunts à la fois de terre et d'oubli.

Heureux si, plus utilitaire encore que celle qui nous régit, une autre municipalité parisienne ne condamne pas nos restes à la crémation, qui nous est déjà signalée comme la sépulture de l'avenir ; en attendant qu'on voie naître chez nous les us et coutumes de ces intéressantes tribus qui accommodent leurs morts aux épices et au vinaigre !

Signé : FABIEN K.

Pour copie conforme :

TH.-B. DE LA GUERCHÈ.

L'ANGE GARDIEN

C'était au beau temps des bals masqués de l'Opéra, alors que les abords du palais de la danse regorgeaient de curieux venus là pour apostropher les masques et les dominos qui passaient dans les fiacres comme des fantômes.

Ce soir-là, Jean-Gabriel de Saint-Yve attendait devant une table d'un café voisin que l'heure sonnât pour faire sa première entrée à l'Opéra. Cravaté de blanc, rasé de frais, et joli comme un cœur, ce n'était pas sans une certaine émotion qu'il regardait passer devant lui cette foule nocturne d'où partaient mille cris étranges, à peine humains ; les masques, tout crottés, se faufilaient au milieu des habits noirs et, dominant cette foule inquiète, les deux gardes municipaux à cheval, immobiles, droits comme des statues, présidaient sans sourciller à cette bacchanale. On aurait dit deux spécimens de la statue du Commandeur regardant avec dédain tous ces sombres dominos à la recherche de quelque pâle Don Juan ; je parle de Don Juan moderne, vieux avant l'âge, pour lequel Mozart n'aurait trouvé que des airs d'enterrement.

Jusqu'ici Gabriel ne s'expliquait pas bien quel attrait pouvait avoir cette façon de passer sa nuit, et il lui fallut se faire résistance pour ne pas se sauver loin de tout ce bruit et s'aller tranquillement coucher chez lui.

Quand il eut traversé la rue Le Peletier au milieu des huées des gavroches qui l'attendaient au bord du trottoir, il fut tout dépaysé, en arrivant au guichet du théâtre, de sentir les yeux des dominos braqués sur lui ; il est bien certain qu'on éprouve un serrement de cœur à se trouver au milieu de ce monde à demi fantastique ; le loup semble vous poser une énigme, il vous attire, il vous inquiète, et une fois que vous vous êtes laissé aller à sonder le mystère, rien n'est plus difficile que de l'abandonner sans avoir deviné. Aussi, Gabriel faisait-il tout son possible pour ne pas fixer trop longtemps un domino plus qu'un autre.

En montant le grand escalier, il vit passer près de lui un domino bleu ciel dont

Pallure était si coquette, que malgré lui il suivit.

Mais l'oiseau volait vite et se faufila dans la foule avec une dextérité qui ne permettait pas de le saisir de près, quand, à la stupefaction de Gabriel, le domino bleu s'arrêta brusquement devant la porte d'une loge et, se tournant de son côté, lui envoya un baiser du bout de son gant blanc. Puis la porte de la loge s'ouvrit et se referma sur le domino bleu.

Cette fois, la curiosité de Gabriel était à son comble. Voilà une femme qui ne s'était pas retournée une seule fois pendant la poursuite, qui, par conséquent, devait ignorer qu'on la suivait, et qui subitement faisait face à Gabriel, et lui envoyait un baiser, à lui qui ne connaissait personne dans ce bal, à lui qui, venu là en simple spectateur, était si loin de penser qu'il serait seulement remarqué. C'est égal, quelque modestie qu'on ait, quel est le jeune homme qui a su résister à l'agaceries d'un domino? Il est vrai que Gabriel pouvait penser que sous ce loup se cachait peut-être une horrible caricature, ou bien qu'on avait voulu se moquer de lui; mais on ne s'appesantit pas longtemps sur ce genre de réflexions, l'amour-propre se met de la partie, et l'on devient certain d'avoir affaire à une jolie femme.

Gabriel de Saint-Ype commença par se mettre en faction devant la porte de la loge, bien décidé à ne laisser entrer personne. Pendant qu'il cherchait par quel stratagème il pourrait arriver à ses fins, la lucarne de la loge s'ouvrit, une main fine à croquer fit glisser le rideau de soie et Gabriel aperçut les deux yeux ardents du domino bleu qui le dévisageaient, et entendit cette phrase étrange, mais absolument vraie :

—Eh bien! M. de Saint-Xpe, avouez que vous voilà intrigué!

—Mon nom! murmura Gabriel; mais gentil oiseau bleu, explique-moi comment tu sais...

—Tu veux que je te tutoie? va pour le tutoiement; aussi bien, avec une porte qui nous sépare, cela n'engage à rien. Maintenant, je ne t'expliquerai rien du tout. Cherche, et tu ne trouveras pas.

—Bah! tu as su mon nom par hasard, lui dit Gabriel, et tu serais bien embarrassée de m'en dire plus long.

—Est-ce le hasard aussi qui m'a dit que tu te nommais de ton petit nom Jean-Gabriel, que tu en es à ta première escapade et que tu es venu ici ce soir à la recherche de l'inconnue qui doit cueillir ta fleur d'orange, t'ôter toutes les belles illusions de jeunesse et faire de toi un pendant à tous ces petits vieillards jaunes et malades qui se bousculent dans les couloirs, se marchent sur les pieds, ne trouvent pas même un mot d'esprit à glisser dans l'oreille de tous ces dominos, qui tout à l'heure iront se griser au cabaret et qui appellent cela s'amuser?

—Ah! cette fois, s'écria Gabriel, vous dites vrai, vous me connaissez, mais au nom du ciel laissez-moi entrer dans cette loge.

—Vous y tenez absolument?

—Comment pouvez-vous en douter?

—Eh bien! vous laissez entrer c'est beaucoup, mais je consens à sortir, vous allez me donner votre bras et nous nous promènerons comme deux vieilles connaissances.

Une fois ce marché conclu, la porte s'ouvrit; Gabriel transporté offrit son bras à la belle inconnue qui le connaissait si bien, et pensa tout bas que ce serait bien le diable s'il ne devinait pas à la longue.

Quelle bizarre sensation d'avoir au bras une femme que l'on sent charmante, dont on ne voit que les yeux, le bout des doigts, sous points de repère pour explorer ce pays inconnu, et de savoir qu'elle vous connaît parfaitement, et qu'elle se confie à vous au milieu de tout ce tumulte avec un entier abandon, comme si elle était absolument sûre de vous!

C'était bien là ce que ressentait Gabriel.

Ils causèrent longtemps en vrais tourtereaux, le main dans la main, les yeux dans les yeux. De temps en temps, Gabriel faisait une question pour tâcher de deviner,

mais le domino bleu le ramenait toujours à la conversation.

Cependant à la fin Gabriel lui dit :

—Alors vous vous imaginez que je vais vous laisser partir comme cela, toute seule, sans que je sache avec qui j'ai passé cette heure charmante?

—Mais, mon bon Gabriel, il le faudra absolument...

—Et si je ne le veux pas!

—Il n'y aura pas de volonté qui tienne.

—Et si je ne vous quitte pas une minute, si je vous suis partout!

—Bah! deux femmes passeraient où un homme seul ne passerait pas.

—Parbleu! c'est ce que nous verrons: à partir du moment où je vous parle, je vous suis comme un espion, je vous file, et à moins que vous ne couchiez ici, ce sera bien le diable si...

—Plait-il?... vous alliez dire une sottise, croyez-moi, restons-en là.

À ce moment elle passait devant sa loge, elle y entra et referma la porte; mais Gabriel avait aperçu par la fente que cette loge était pleine de dominos, donc le domino bleu n'était pas seul.

—C'est bon, lui cria-t-il, il faudra bien que vous sortiez et je fais sentinelle.

—Fort bien, répondit le domino bleu, veillez, et bonne nuit.

Il y avait déjà une demi-heure que durait la faction de Gabriel, quand un domino noir sortit de la loge, puis un second, puis un troisième, mais le domino bleu tenait bon. Enfin, au bout d'une heure, commençant à perdre patience, il s'adressa à un quatrième domino noir qui quittait la fameuse loge.

—Pardou, beau domino, est-ce que le domino bleu qui est entré ici voilà une bonne heure s'est évanoui?

—Evanoui? mon bon monsieur, mais voilà une bonne heure, comme vous dites, qu'il est parti!

—Parti!

—Sans doute, seulement il a eu soin de mettre un domino noir sur son domino bleu, et il est probable qu'il y aura quelqu'un de bien attrapé.

—Bien des remerciements," grommela Gabriel, qui quitta le bal sans demander son reste...

A quelques jours de là, Jean-Gabriel de Saint-Ype vint voir sa cousine, Valentine de Feuillebois, une charmante veuve de vingt-deux ans pour laquelle il avait toujours eu un faible.

Mais dès son entrée dans le salon, il trouva à sa cousine un air étrange qui ne lui était pas habituel.

—Bonjour, Gabriel," lui dit-elle, avec une voix que Gabriel se rappelait avoir entendue quelque part, mais qui n'était pas non plus sa voix de tous les jours.

Puis, tout d'un coup, Gabriel faisant un bond :

—Est-ce possible? s'écria-t-il.

—Parfaitement.

—Comment, c'est vous qui...

—C'est moi, mon cher cousin, qui, ayant appris par vous-même, oh! mon Dieu oui, par vous, ce n'est pas plus difficile que cela, que vous comptiez aller au bal de l'Opéra, ai voulu vous y servir d'ange gardien. Sans moi, vous auriez pu faire quelque mauvaise rencontre, j'ai servi de dérivatif, vous n'avez songé qu'à votre domino bleu, vous en avez probablement rêvé, mais votre premier bal de l'Opéra vous aura guéri des autres. Ne m'en veuillez pas, mon cousin, j'ai fait tout pour le mieux, et qui plus est, je me suis bien amusée.

—Ah! ma cousine, vous êtes la meilleur des femmes et la plus...

—Estimée," ajouta-t-elle en lui mettant la main sur la bouche.

NOUVELLES DIVERSES

—M. Gustave Drolet est parti il y a quelques jours pour l'Europe avec sa famille.

M. Napoléon Bourassa et M. Armand LaRocque sont aussi partis en même temps. Nos amis se sont embarqués à New-York le 27 janvier à bord du *steamer* de la ligne transatlantique *La France*. M. Drolet va se fixer avec sa famille à Paris, où il se propose de passer un an ou deux. M. Bourassa et M. LaRocque vont faire

une tournée de quelques mois et visiteront les principaux pays de l'Europe.

Ces sortes de voyages deviennent de plus en plus fréquents. Paris, la ville cosmopolite par excellence, comptera bientôt une petite colonie canadienne, parmi les groupes nationaux qu'elle contient et qui lui viennent de tous les pays du monde.

Un grand nombre de personnes forment déjà le projet de se rendre dans la grande métropole en 1878, pour l'Exposition. Pourvu que la guerre continentale ne vienne pas gêner cette Exposition elle-même et les agréments d'un voyage en Europe à cette époque!

—Comme nous l'avons annoncé déjà, M. Drolet a bien voulu s'engager à nous adresser de Paris une correspondance périodique. Tous les lecteurs de *L'Opinion Publique* se rejouiront avec nous de cette bonne nouvelle.

—On travaille en ce moment à organiser en Canada un pèlerinage à Rome, dans le genre de celui qui a été fait l'année dernière à Lourdes par les catholiques de New-York. Ce pèlerinage aurait lieu au mois de mai prochain, à l'occasion de la fête du cinquantième anniversaire de la consécration épiscopale de Pie IX, pour laquelle on fait des préparatifs extraordinaires.

—Une adresse au Souverain Pontife, à l'occasion de la fête du 4 juin prochain, achève de se signer à Montréal et dans tous les diocèses de la province. Cette adresse sera envoyée bientôt à Rome avec les offrandes des signataires. Les noms de Mgr. l'Archevêque et des évêques de la province figurent en tête de la liste.

C'est Mgr. Racine, évêque de Sherbrooke, qui sera chargé de porter cette adresse à Rome, le 21 mai prochain.

Des témoignages semblables de respect et d'amour seront également envoyés au saint Père, à cette occasion, de la plupart des pays du monde.

Nous regrettons de ne pouvoir, vu le manque d'espace, reproduire cette adresse, qui a déjà paru dans les journaux quotidiens.

—Les contribuables de Montréal se préparent activement aux élections civiques qui auront lieu dans quelques jours. Il s'agit d'élire le maire et neuf échevins, c'est-à-dire un tiers du conseil. C'est le tour des Canadiens-Français de choisir le maire parmi eux cette année. On sait que les maires de Montréal sont alternativement et successivement Français, Anglais et Irlandais, en vertu d'une convention faite entre les trois nationalités qui composent notre population. M. le Dr. Hingston, le maire sortant de charge, représentait l'élément irlandais catholique. Il aura terminé dans quelques jours sa deuxième année d'administration. M. Hingston sort de cette charge importante avec les regrets et le respect de toute la population. Cette position élevée a servi à mettre plus en relief les qualités éminentes et la haute respectabilité de cet homme distingué.

Deux candidats sont sur les rangs pour remplir la charge vacante: ce sont l'hon. J. L. Beaudry, conseiller législatif, et M. l'échevin F. David. L'hon. M. Beaudry a déjà été maire de Montréal en 1865 et 1866.

La durée du mandat est d'une année, mais ce terme est virtuellement porté à deux ans, par le fait qu'on réélit habituellement chaque nouveau maire par acclamation après sa première année d'administration.

—Il y a présentement plusieurs vacances dans notre magistrature. Toutes sortes de rumeurs contradictoires circulent comme d'ordinaire au sujet des nominations à faire. Nous avons mentionné, dans notre dernier numéro, le nom de l'hon. M. Laframboise, on parle maintenant de M. F. X. Archaubeault, avocat, de Montréal, et de M. Langelier, de Québec. Le juge Mondelet est remplacé, à Montréal, par le juge W. Dorion, qui est remplacé à Québec par le juge Caron, de Gaspé. Il s'agit maintenant de la nomination du successeur de M. Caron à Gaspé.

—Nous sommes forcés de remettre à notre prochain numéro la publication du portrait de l'hon. M. Pelletier, le nouveau ministre de l'agriculture. Nous n'avons pu nous procurer la photographie de l'hon. monsieur assez tôt pour le présent numéro.

—La nomination de l'hon. M. Pelletier comme sénateur et ministre, en remplacement de l'hon. Letellier de St. Just, a créé une vacance dans notre députation provinciale à la Chambre des Communes. Les brefs pour une nouvelle élection dans le comté de Kamouraska, que M. Pelletier représentait, ont été lancés immédiatement, et la lutte électorale est déjà commencée dans ce comté.

—Le parlement fédéral se réunit le 8 courant à Ottawa. La session sera ouverte par le Gouverneur-Général en personne. Le champ de la politique fédérale est assez calme en ce moment, et rien ne fait prévoir une session orageuse.

On écrit d'Ottawa: Toutes les mesures du gouvernement sont prêtes. Depuis un mois surtout, les employés de la Chambre et du gouvernement ont expédié une besogne herculéenne, et la ville commence à prendre un air d'activité qui fait plaisir à voir.

—Le Congrès de Washington vient d'ajouter un nouvel Etat à l'Union Américaine. Le territoire du Colorado a été élevé à ce rang par un bill passé il y a quelques jours.

—Les tentatives faites pour établir la navigation d'hiver dans le bas du fleuve et dans le golfe Saint-Laurent, n'ont pas obtenu jusqu'ici beaucoup de succès. Une dépêche envoyée il

y a quelques jours des provinces maritimes, annonce que le *steamer* d'hiver le *Northern Light*, qui avait essayé de faire le service, est pris dans les glaces au milieu du détroit de Northumberland, à quelques lieues de la côte de la Nouvelle-Ecosse, et qu'on désespère de le dégager avant le printemps. Les communications entre l'île du Prince-Edouard et la terre ferme par ce moyen, sont ainsi suspendues et les habitants de l'île, qui sont les plus intéressés au succès de cette entreprise, se voient forcés de renoncer, pour le présent, aux espérances que leur avait fait concevoir le projet de navigation d'hiver. Ce projet, qui avait semblé une utopie tout d'abord, n'est cependant pas détruit par cet échec.

L'île du Prince-Edouard est séparée de la côte de la Nouvelle-Ecosse par un bras de mer de quinze à vingt milles de largeur. Durant l'hiver, les communications à travers ce bras de mer se font moitié par eau, au moyen de canots, moitié sur la glace au moyen des traîneaux. L'accident arrivé au *Northern Light* ajourne encore les espérances qu'on avait conçues au sujet du nouveau mode de transport qui a fait tant de bruit et excité si fort la curiosité du public dans tout le pays.

—Les journaux de Québec publient la nouvelle suivante :

—Nous apprenons que le Révérend M. Benjamin Paquet, doyen de la Faculté de Théologie de l'Université Laval et procureur de monseigneur l'archevêque à Rome, a été nommé camérier secret de Sa Sainteté. C'est son Eminence le cardinal Franchi, préfet de la Propagande, qui, de son propre mouvement, a demandé au Saint-Père ce témoignage d'estime et de confiance en faveur de ce digne ecclésiastique.

—Les journaux américains signalent un point du rapport du comité des *appropriations* au Congrès de Washington, soumis aux Chambres il y a quelques jours. C'est au sujet du traitement du Président. L'*item* adopté par le comité pour cet objet n'est que de \$25,000 pour l'année courante, et on suggère en même temps le rappel de l'acte passé par le dernier Congrès et qui avait porté le traitement présidentiel à \$50,000. Le chef de la République ne recevrait ainsi à l'avenir que la moitié de cette dernière somme, comme autrefois.

On se rappelle que cette augmentation avait été votée il y a quelques années en même temps que celle de l'indemnité des sénateurs et des membres du Congrès, lors de la fameuse affaire du *Salary Grab*. Ce *bill* fut rappelé peu de temps après par le Congrès, effrayé de l'indignation que ce coup d'audace causa parmi le public. Le traitement du président avait cependant été maintenu à \$50,000. C'est à ce dernier vestige de la législation républicaine que le Congrès s'attaque aujourd'hui.

Il faut certainement permis de contester l'appropriation de la loi qui accordait aux représentants et sénateurs américains un salaire annuel de \$7,000. Mais il n'en est pas de même du traitement du président. Sur ce point, on ne saurait lésiner sans porter atteinte au prestige même de la République. Il semble que le Congrès, libre de discuter sur le chiffre du salaire de ses propres membres, devait, par un sentiment de délicatesse et de pudeur, éviter de chicaner sur l'indemnité du chef de l'Etat. Un traitement de \$50,000 pour le président d'un pays comme les Etats-Unis n'est en aucune façon exagéré. Il en est de cela comme du traitement des ambassadeurs et ministres étrangers. Les gouvernements les plus économes dans leur administration intérieure ont toujours tenu à honneur de subvenir largement aux frais d'entretien de leurs représentants auprès des cours étrangères. A plus forte raison doit-on tenir à ce que le chef même de l'Etat soit convenablement rémunéré. Il y a là une question d'honneur et de dignité qui prime toutes les autres. C'est une de ces dépenses nécessaires auxquelles on gagne plus qu'on ne perd. Et puis, l'économie bien comprise et l'expérience même, devraient faire comprendre aux politiciens américains que la modicité de la liste civile du président n'est pas toujours une garantie d'économie. Plus on le restreint sous ce rapport, plus un président dénué de scrupules est tenté de jouer au *tour du bâton*, qui offre, comme on le sait, une marge fort large aux Etats-Unis.

—La nouvelle école de navigation établie par le gouvernement provincial a été ouverte à Québec le 1er février.

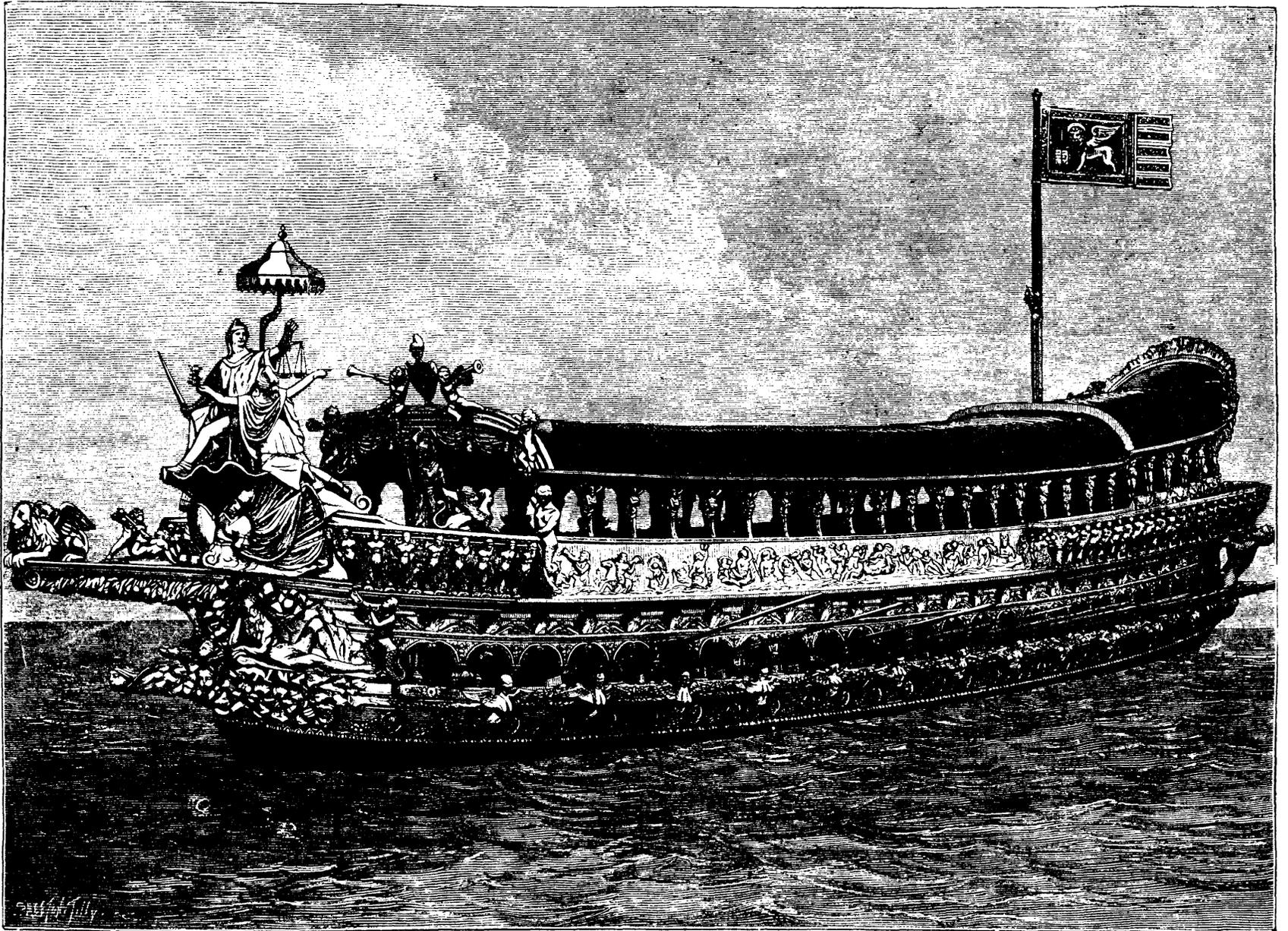
—Les catholiques de Marseille se proposent d'offrir un trône au Saint-Père le jour où il célébrera ses noces d'or comme évêque.

—Il paraît que Gambetta souffre d'une complication de maladie de cœur et d'hydropisie, et on donne à entendre qu'il ne pourra pas vivre plus de deux ans.

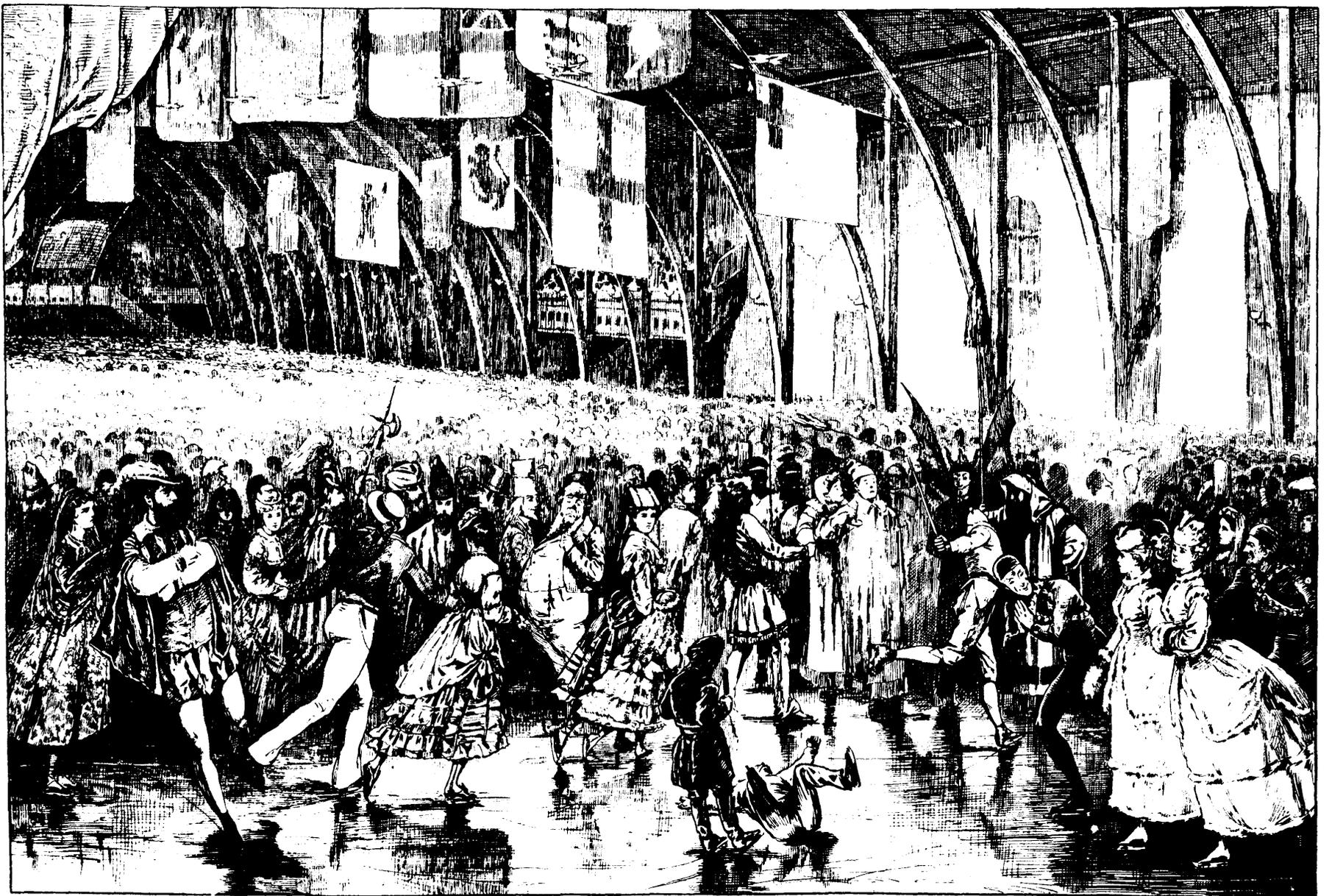
—Il est question d'établir une ligne de vapeurs sur la Saskatchewan. On a découvert une route par la voie du lac Winnipeg, qui raccourcira de 300 milles la distance de Winnipeg à la rivière Bataille.

—Il y a eu un incendie au collège de Saint-Césaire jeudi, 1er février. Le feu se déclara vers trois heures p.m., et ce n'est qu'après force d'énergie et de travail que l'on a pu arrêter le maître élément destructeur, et sauver la plus grande partie de la bâtisse.

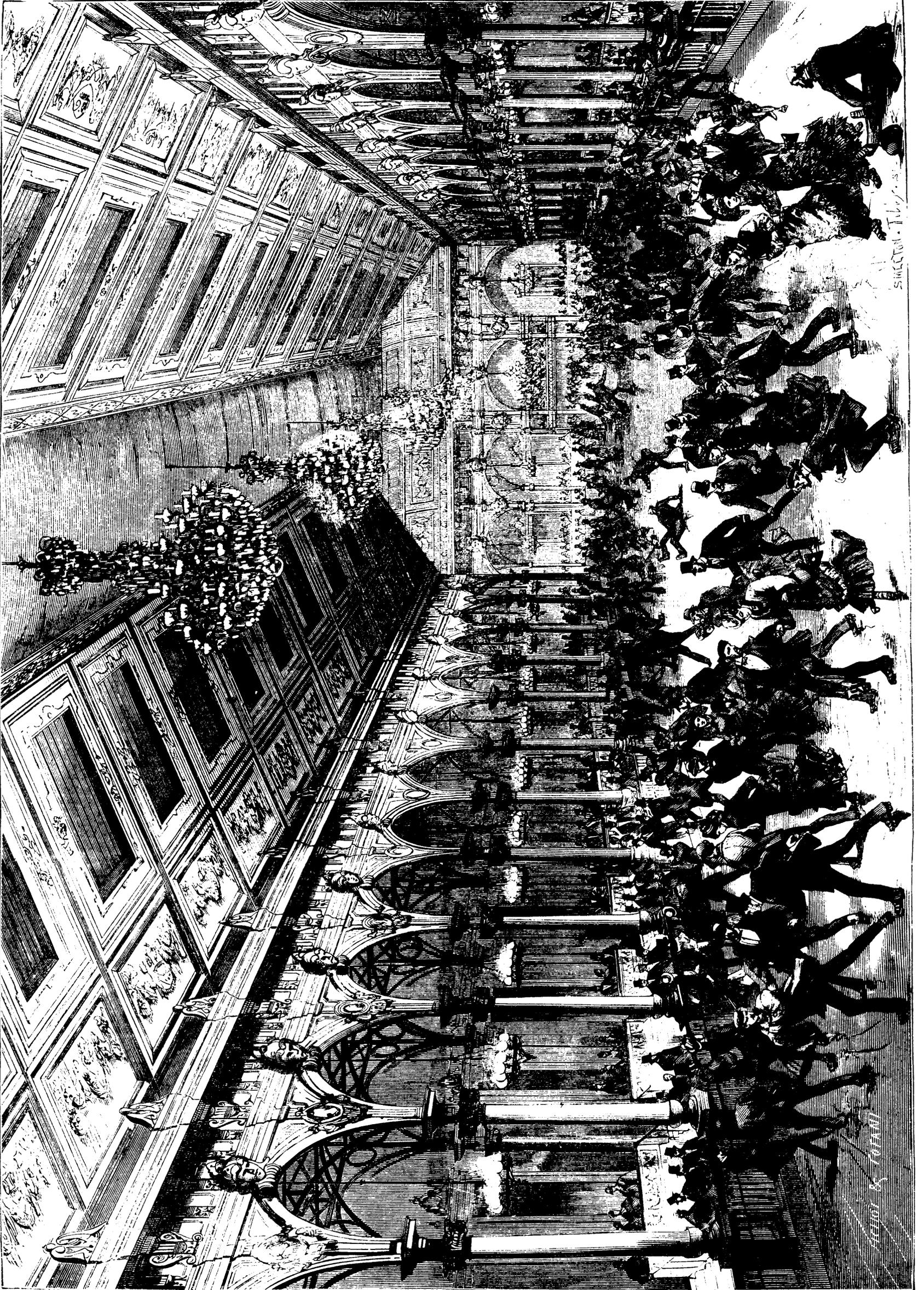
—La *Gazette du Canada* de samedi dernier publie la nomination de trois nouveaux sénateurs: l'hon. M. Pelletier et les hon. L. G. Power, d'Halifax, et P. Grant, de Pictou. La nomination de M. Pelletier comme ministre de l'agriculture est aussi officiellement annoncée dans le même numéro.



LE BUCENTAUR, D'APRÈS L'ORIGINAL DANS L'ARSENAL DE VENISE



MONTREAL:—FÊTE COSTUMÉE AU VICTORIA SKATING-RINK



LE SKATING-RINK DE LA CHAUSÉE-D'ANTIN

CROQUIS

I

J'ai rêvé bien souvent d'aller mourir à Nice, Seul, au milieu d'un bois, dans un vieux chalet suisse, Près d'un lac : — mais surtout, j'ai souhaité d'avoir Un marquisat bien riche avec un beau manoir ; Ou plutôt un castel bâti sous Charlemagne. J'aurais bien voulu vivre, autrefois, en Champagne, Du temps de Louis Quinze et de la Pompadour. L'été dans mon domaine et l'hiver à la cour, J'aurais servi mon roi sans manquer à la messe. Aux soupers clandestins du baron de Gonesse, Plus tard, Lebel m'aurait fait voir la Dubarry. Partout, dans mon château, chez Monsieur, à Marly, Même au grand Trianon, aux pieds d'une marquise, J'aurais retu Rousseau — la Nouvelle Héloïse.

II

Le jour de la Toussaint est triste à la campagne ! Le curé vient veiller, son gros chien l'accueille. On le reçoit. La neige a mouillé son rabat. Son vieux feutre, on le met sur le pied du grabat. On balaye en jasant les plis de sa soutane. La mère suit qu'il toussie ; elle offre sa tisane ; Il refuse. Le père appelle ses garçons. On fait cercle, d'abord, un peu loin des tisons ; Et puis, sans le savoir, lentement on s'approche. Soudain on croit ouïr les sanglots de la cloche : C'est pour les morts. On met les enfants à genoux. La grand-mère, aussitôt, va tirer les verrous. Et le vieux curé fait, afin que l'on médite, Le signe de la croix avec de l'eau bénite.

III

Depuis huit jours, hélas ! le temps est à la pluie. Si j'étais à Paris, ce soir, moi qui m'ennuie, J'irais voir l'invalidé à la tête de bois ! Avec moi deux amis, et nous irions, tous trois, Souper chez l'immortel baron Brisse, à la carte. Mais, comme dans la ville, étranger, on s'écarte. Nous nous ferions conduire en fiacre à l'Opéra, Puis ensuite " au Français " — le Schah de Perse ira. Faure dans un duo — Sarah dans Bérénice. C'est égal ; car tous deux feraient un bénéfice. Je louerai une stalle, en avant, pour mieux voir. A l'orchestre. Le peuple enfin viendrait s'asseoir. Et quand l'heure d'ouvrir sonnerait à l'horloge, Je verrais arriver monsieur Thiers dans sa loge.

IV

La guerre en Orient et les Turcs sur Belgrade. Le traité de Paris se mange en marmelade. L'Angleterre en appelle au prince de Bismark ; La France veut la paix, le Czar bande son arc ; Et nos petits journaux se lancent l'anathème. La campagne est pourtant calme ! Le matin, blême. Mais beau comme l'automne, a fait sauter la nuit. Le silence ! On se lève et l'on sort ; et le bruit De la mer est le seul que le vent d'ouest apporte. Le paysan paraît sur le seuil de sa porte. Il est surpris. La neige a blanchi les sapins. Il met son casque et va faire entrer les poussins, Qui tremblotent de froid ; — et comme d'habitude, Fait ses préparatifs — car l'hiver sera rude.

V

La veille de Noël, entre sept et huit heures Du soir, les ouvriers sortent de leurs demeures. Le collet relevé jusqu'au menton ; — et puis, Vont chez le pâtisseries acheter des biscuits. Pour leurs petits enfants — des cornets de dragées. Les vitrines alors sont si bien arrangées Qu'on entre malgré soi. C'est cher. L'on compte bas. L'on achète et l'on prend le paquet sous son bras. En effaçant le prix — pour mieux tromper sa femme. L'on retourne au logis ; les tisons sont en flamme. L'on se couche en fumant ; l'on s'endort aussitôt. Et puis, le lendemain, on s'éveille en sursaut ; C'est Sèbé qui vous pousse avec sa jambe nue. En vous criant : — Papa, tiens, la fée est venue !

VI

En juillet. L'air est pur et le matin superbe. A vingt pas du logis est assise sur l'herbe La famille : un malade est au fond du fauteuil. Il pleut des rayons d'or. Le chien va fermer le ciel ; La tante vient d'ôter et remet ses lunettes. Le père a son enfant ; il lui fait des risettes. Le dépose un instant à terre et le reprend. Les oiseaux font du bruit. Le soleil est brûlant. Des bateliers s'en vont en fumant sur la grève. C'est un joli tableau ! Le grand-père se lève. S'en va vers le logis et revient en boitant. Puis, jetant son gourdin et d'un air triomphant, Il approche, joyeux, des lèvres du malade. Ce qu'il tient dans sa main — un bol de limonade.

VII

J'ai — sur un des rayons de ma bibliothèque — Soigneusement caché, sous Virgile et Sénèque, Un tout petit volume avec un beau portrait. C'est un joli cadeau qu'un vieil ami m'a fait. En me pressant la main, à son retour de France. Je le garde avec soin, ce volume ; en silence. Je l'ai lu bien souvent, cet été, sous un lit. C'est Alfred de Musset, souffrant et malade. Malgré comme Rolla — peut-être encore plus pâle. Qui paraît, quand on l'ouvre, au fond d'un cadre ovale. Son portrait est bien fait. Son livre aussi. Voilà, Le capitaine Frank, Mardoche et Namouna. J'en raffole. Et la nuit, s'il advient que j'y songe, Je m'endors, et je vois Don Paez dans un songe.

VIII

On voit dans les grands bals publics, dans les soirées, Baïllant sur les sofas, des vieilles bien poudrées. Qui font craquer leurs doigts sous leur gant de satin. Leur bouquet coûte cher ; leur robe ferme bien ; Leurs filles sont au bal — ce sont là des bigotes. On voit aussi, partout, des messieurs dont les bottes, Luisantes de vernis, chantonnent sous leurs pieds. Ceux-là sont des lions — souvent estropiés. Dont l'âge ne se dit après tout qu'en famille. Leurs cheveux blancs sont teints et leurs dépens. Ils déjeunent au club, jamais à l'église. — Mais ce qu'on voit toujours, à toute heure, en tout Ce sont, sur les trottoirs de la place publique, Des jeunes députés qui causent politique.

IX

Je sais un paradis où je rêve à mon aise. Ici, c'est un bosquet, plus loin, c'est la falaise. A cent pieds au-dessus du niveau de la mer. En automne, surtout, quand le temps est bien clair. On voit venir de loin les vaisseaux vers la côte. On aperçoit midi d'aut, j'y vais à marée haute. Mon chien vient avec moi. J'apporte des romans. Les nids sont pleins de chœurs ; les nids sont bien char. J'aspire le salin de la mer. Je puis lire. (mants) Un vapeur passe au nord. J'écoute le vent rir. J'applaudis au solo d'un beau merle-siffleur. Le soleil va baisser. Je m'assieds, tout rêveur. Longtemps, sans le savoir, et seul dans la nuit brune. Je me surprends, parfois, à voir monter la lune.

X

Les chevaux au grand trot font lever la poussière. Et la noce est passée ; en dernier le beau-père. Celui-ci, veste noire et jabot tout fripé, Bien assis, fait le jeune au fond de son coupé. Et songe, le bonhomme, au matin de ses noces. Tout est joie. Il faut voir ce beau monde en carrosses ! Une dame, un monsieur — plus ou moins amoureux. Les cochers sont gantés, tout se fait pour le mieux ; Ils ont mis sur le col de leurs chevaux des roses. On est sûr qu'il se dit : — Comme ils font bien les choses ! Et l'on passe, emportant des rayons dans son cœur. Mais le peuple les voit — et le peuple est moqueur ; — Il en rit. C'est fâchant. A quoi sert qu'on lui dise : — C'est l'amour qui conduit les époux à l'église.

EUDORE EVANTUREL.

HISTOIRE

DE

GRAND MONDE

TROISIÈME PARTIE

VI

Meg avait choisi avec soin le logement qu'elle destinait à son tuteur ; il était situé sur le quai, dans le voisinage du palazzo qu'habitait lady Rovel. Les fenêtres s'ouvraient au midi, le balcon avait vue sur l'Arno et sur les collines qui l'entourent d'une onduleuse et verdoyante ceinture. Si agréable que fut ce logement, Raymond s'y installa sans plaisir ; il n'était pas en disposition de rien admirer. Il ne pouvait se pardonner de s'être pris comme un sot au piège qu'on avait tendu à sa pitié ; il était frappé du changement qui s'était fait en Meg et qui répondait si peu à celui qu'il attendait, très-affecté de la vive impression qu'il en avait ressentie, un peu chagrin de n'avoir pas su mieux la cacher, enfin fort empêché du rôle de tuteur dont il s'était laissé affubler et qu'il hésitait à prendre au sérieux. Partagé entre le dépit et une vague inquiétude, pour s'en fallut qu'il ne repartit sur-le-champ pour Genève. Toutefois, quand ses pensées se furent rassises, il jugea que, puisque le vin était tiré, il fallait le boire. Ses appréhensions lui paraissant peu fondées, il traversa l'Arno, sortit par la Porta Romana, et, tournant à droite, il suivit un étroit chemin grimpa, bordé de hautes murailles, où sont pratiquées de place en place des ouvertures qui ménagent des surprises aux passants.

Trois heures allaient sonner quand il atteignit le sommet du mont Oliveto et la petite chapelle où Meg lui avait donné rendez-vous. Il alluma un cigare, s'assit sur le revers d'un fossé qui sentait la violette, au pied d'une haie qui bourgeonnait. En face de lui se déployait un verger d'oliviers tapissé d'herbe fraîche, parsemé d'anémones et de jonquilles sauvages ; par-delà, il entrevoyait la riante campagne où se déroule l'Arno. Il était depuis dix minutes à son poste, contemplant tour à tour les oliviers, les ondulations du terrain couronnées de villas, d'églises et de couvents, l'Apennin d'un gris cendré, et de gros nuages blancs teintés de roux, lorsqu'apparut un très-beau cavalier monté sur un très-beau cheval. Bien découpé, la taille haute et dégagée, le visage fier, le nez au vent, il portait une fine moustache retroussée, un camélia blanc à sa boutonnière, un grain de folie dans ses yeux et je ne sais quel projet dans sa tête. Ayant jeté un regard sur le fossé, il fronça légèrement le sourcil ; il semblait que Raymond ne fût pas entré dans son calcul et qu'il eût compté sans son hôte. Il ne laissa pas de pousser droit à lui, le salua courtoisement, le pria de lui faire la grâce d'un peu de feu. Raymond se leva, lui présenta son cigare ; le beau jeune homme alluma le sien, remercia, salua de nouveau ; mais il manifesta quelque déplaisir en voyant Raymond se rasseoir.

— Vous êtes étranger ? lui demanda-t-il avec une affabilité de commande.

— Oui, monsieur.

— Êtes-vous arrivé depuis longtemps à Florence ?

— Depuis ce matin.

— Est-ce la première fois que vous y venez ?

— La seconde, et je ne connaissais pas encore le mont Oliveto.

— L'endroit est joli, reprit le cavalier. Cependant, si vous retournez sur vos pas, en tirant à gauche, vous trouveriez ici près, à Bello Sguardo, un point de vue bien supérieur à celui-ci. Par une encoche que la nature tailla entre deux collines, vous verriez Florence tout entière, Fiesole et sa montagne. C'est un coup d'œil que je ne saurais trop recommander. Il lui en détailla les merveilles avec tant de chaleur et d'insistance que Raymond finit par se demander si le beau jeune homme ne se proposait pas de l'éloigner. L'idée lui vint qu'il avait aperçu Meg se dirigeant vers la chapelle, qu'il avait gagnée les devants, qu'il l'attendait, et qu'il éprouvait quelque contrariété de trouver la place occupée. Peut-être Raymond ne se trompait-il pas dans sa conjecture. S'étant levé de nouveau, il vit le front du cavalier s'éclaircir, son regard l'encourageait à se mettre en route ; tout à coup il l'entendit s'écrier :

— En vérité, monsieur, vous pouvez vous vanter d'avoir de la chance. Si vous allez à Bello Sguardo, vous rencontrerez en chemin ce que Florence possède de plus beau.

Et du doigt il lui montra miss Rovel qui, vêtue d'une robe couleur noisette et accompagnée de sa fidèle Pamela, venait d'arriver au sommet de la colline dans un *più* qu'elle con-

duisait elle-même. Elle s'assura que Raymond était là. Le voyant engagé dans un entretien, elle fit halte et affecta d'examiner le paysage en attendant avec impatience le départ du fâcheux.

— En effet, la personne que vous admirez n'est pas mal, dit Raymond au cavalier, que sa froideur indigna.

— Ouvrez bien les yeux en passant près d'elle, lui répondit-il, et vous trouverez peut-être quelque chose à ajouter à votre éloge. Depuis deux mois, elle occupe de sa beauté la ville et les faubourgs. On l'admire, on la désire, mais on n'ose pas trop lui en parler.

Raymond le salua et se dirigea vers miss Rovel, qui, le voyant approcher, lui cria d'une voix forte :

— Soyez le bienvenu, mon cher tuteur ! Vous ai-je fait attendre ?

A ces mots, le cavalier ouvrit de grands yeux et se mordit les lèvres, comme pour les punir de leur indiscretion. Il tourna bride aussitôt et s'éloigna en se demandant depuis quand miss Rovel avait un tuteur et en se reprochant d'avoir fait un pas de clerc. Cela lui arrivait quelquefois ; si avisé qu'il fût, il avait l'humeur vive, un petit coup de marteau, et partait de la main.

Dès qu'il eut disparu, Meg remit les guides aux mains de Pamela, et, sautant lestement à terre, elle courut à Raymond, qui s'avancit d'un air assez maussade.

— Bon ! s'écria-t-elle en levant les bras au ciel, voilà que d'emblée vous allez me gronder. C'est un sort, je n'y échapperai pas.

— Non, miss Rovel, je ne vous gronderai point, lui répondit-il ; j'ai juré de ne plus vous gronder, je n'aime pas à perdre mon temps. Seulement je regrette que, si vous avez été malade l'automne dernier, vous ne l'avez pas été plus longtemps.

— Qui vous inspire ce regret charitable ?

— A vous entendre, c'est une grande école de sagesse qu'une grande maladie. Je crains que la leçon n'ait été trop courte, que le professeur ne vous ait donné trop vite campos.

— En quoi donc, je vous prie, ma conduite manque-t-elle de sagesse ?

— En ceci, miss Rovel, qu'au lieu de m'attendre paisiblement dans le salon de votre mère, où nous aurions été fort bien pour causer, il vous a plu de me donner rendez-vous sur une colline qui n'est pas un lieu aussi solitaire que vous pensez. Il s'y promène de brillants cavaliers qui vous connaissent très-bien, et partent d'ici convaincus...

— Pourquoi mon tuteur, qui a de la sagesse comme dix vieillards, n'a-t-il pas des cheveux blancs, la figure de son emploi, une tournure qui écarte les méchants soupçons ! Que voulez-vous ? il faut bien se servir de ce qu'on a. Eh ! que nous importent les réflexions de tous les cavaliers du monde ?

— Comment se nomme celui-ci, qui a vraiment fort bonne mine ?

— C'est un Sicilien, le prince Natti, ou le beau Sylvio, comme on l'appelle à Florence, un superbe garçon, pas trop fat, un peu braque, un peu cerveau brûlé, le plus effréné joueur de l'Italie, qui a de la veine, bien que l'autre nuit, aux bains de Luques, il ait perdu cinquante mille francs en deux heures. Depuis quelque temps, il voudrait me persuader qu'il me trouve cent fois plus jolie qu'une roulette. Je n'en crois rien, et je m'en soucie comme de ceci... Et d'une chiquenaude bien appliquée elle envoya se promener un joli scarabée qui s'était posé sur l'une des basques de sa robe. Elle ajouta :

— Mais nous musons, mon tuteur, nous baguenaudons, et le temps s'en va.

Elle prit Raymond par la main et l'emmena s'asseoir sur une des marches qui précèdent la façade de la petite chapelle. Lui montrant du bout de son parasol le verger d'oliviers et l'herbe parsemée de jonquilles :

— Il faut convenir, dit-elle, que cet endroit prête aux soupçons ; il paraît mieux choisi pour dire des folies que pour rendre des comptes à son tuteur.

— Oui, monsieur.

— Qui ne vous en demande point, lui répondit Raymond ; je vous prie de vous en souvenir.

— Oh ! ne prenez pas cet air méprisant, répliqua-t-elle en faisant la moue. Vous feignez de ne pas m'aimer ; dans le fond, vous me portez beaucoup d'intérêt et vous serez charmé d'entendre l'histoire de mes chagrins. Promettez-moi de les prendre au sérieux.

— Cela dépend d'eux et de vous. Et d'abord en avez-vous plusieurs ?

— Deux ; c'est de quoi tuer une femme.

— Vous n'en mourrez pas. Quel est le premier ?

Elle baissa la tête et répondit tristement :

— Le premier, c'est que maman ne m'aime plus.

— Ah ! ceci est fâcheux. Pourquoi donc votre mère ne vous aime-t-elle plus ?

— C'est délicat à dire, reprit-elle en froissant entre ses doigts la dentelle de ses manches bouillonnées, et je n'oserais faire cette confession à personne autre que vous. Cette pauvre maman a le cœur bizarre. L'an dernier, pendant ma maladie, elle était au désespoir ; elle tremblait pour ma figure. Elle fut bientôt rassurée et m'en témoigna sa joie ; à peine étions-nous à Florence, je m'aperçus qu'elle n'était plus tout à fait contente d'être si contente. Je ne sais ce qui m'est arrivé ; mais, comme dit Pamela, qui est une personne entendue, je ne suis plus à faire, je me suis faite. Maman est plus belle que moi, je me tue de le lui dire, le malheur est que j'ai dix-sept ans et demi et la beauté du diable ; il n'y a pas de remède à

cela. Bref, quand nous nous promenons en voiture avec Cascine, on nous regarde beaucoup, et je vois très-bien qu'elle se demande si c'est elle ou moi qu'on regarde. Le soir, dans son salon, les yeux et les attentions se partagent, j'en attrape la moitié, elle estime que c'est du bien volé, et je vous jure qu'il me vient en dormant. Quoi que je fasse, elle y trouve toujours à redire. Si je me pare, je suis une coquette ; si je me néglige, j'ai une confiance outrecoquette dans mes charmes ; suis-je sérieuse, j'ai en tête quelque aventure ; suis-je pensif, j'ai m'applique à rêver, et si je ris à pleines dents, c'est que je veux les montrer et que je suis une insolente, et Dieu sait que toute mon insolence consiste à n'avoir pas besoin d'y penser. Tout ceci, du reste, n'est que par boutades ; le plus souvent elle a des silences, des froideurs, des mines glacées qui me consternent — car j'adore cette belle et chère maman, et, quand elle me battrait, je l'adorerais encore.

— Il en résulte qu'elle a hâte de se défaire de vous en vous mariant.

— Vous avez mis le doigt dessus. C'est mon second chagrin.

— Vous ne vous êtes pas encore réconciliée avec le mariage ?

— Avec le mariage peut-être, mais avec le mari !... J'ai dans la tête un certain particulier qu'on ne trouve ni à Florence, ni ailleurs.

— Un Amadis ?

— Que sais-je ? Le mari dont je rêve serait un homme très-romanesque et qui n'en aurait pas l'air, un homme posé, raisonnable, qui pourtant aurait beaucoup de dispositions à être fou, de telle sorte qu'avec sa prétention de mépriser toutes les folies, il serait capable de faire la plus grande de toutes...

— Celle de vous épouser, interrompit Raymond en souriant.

— Cette affaire est encore un peu confuse, reprit-elle, et je n'ai pas encore bien dévidé mon écheveau. Existe-t-il, cet homme ? J'ai lu l'autre jour dans un livre que le monde est joli, et qu'on y découvre ce qu'on cherche.

— Et pendant que vous cherchez, lady Rovel a découvert ?

— Hélas ! le pistolet sur la gorge, elle exige que j'approuve son choix.

Il garda un instant le silence ; puis il répondit :

— Quoiqu'en disent les livres, on trouve si rarement ce qu'on cherche qu'il faut tâcher d'aimer ce qu'on trouve.

— Ainsi vous me proposez d'épouser ce magot ?

— Pourquoi pas ? Selon qu'il lui plaît, le bonheur prend tous les visages.

— Vous n'êtes pas difficile pour le bonheur des autres. Si je vous disais le nom de ce beau prétendant... Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille.

— Je le connais donc ?

— Assurément, et vous savez ce qu'il vaut, surtout ce qu'il pèse ; vous avez eu naguère la curiosité de faire cette expérience, il vous parut léger comme une plume. C'est... Vous donnez votre langue aux chiens ? C'est le marquis de Boisgenêt.

— Le marquis de Boisgenêt ? s'écria Raymond en faisant un haut-le-cœur.

— Votre indignation m'enchantait, reprit-elle. J'avais raison de croire que dans le fond vous me mettez à plus haut prix qu'il ne vous plaît de le laisser voir.

— Parlons sérieusement, reprit-il ; cet homme peut-il bien avoir l'effronterie...

— Il n'est pas effronté ; il est inflammable et têtu. Mes rigueurs ont exaspéré sa tendresse, et, sa vanité blessée se mettant de la partie, il a juré qu'il viendrait à bout de mes résistances. Il avait rencontré jadis maman je ne sais où ; il l'a revue l'hiver passé en Allemagne, l'a suivie à Lucerne. Il éprouva quelque embarras en y voyant paraître un jour la petite Meg ; mais ses confusions sont courtes. Il m'entreprit, m'enjôla si bien par ses grimaces de repentir et de contrition, qu'il m'arracha la promesse de ne jamais révéler à maman qu'il avait voulu un soir me faire admirer la lune. Pendant quelques temps il n'en fut pas autre chose, jusqu'à ce que, se rallumant de plus belle, il me déclara qu'il était fou de moi. Depuis lors il m'obsède de ses fadeurs, de ses madrigaux, de ses supplices ; il espère que de guerre lasse je finirai par dire oui.

En attendant, comme il est fort venimeux, il m'est revenu qu'il allait disant à tout le monde que miss Meg Rovel n'a qu'une chétive dot et point d'espérances, par la raison que son père entend ne rien lui laisser et que sa mère a de belles dents et fera plat net avant de mourir. Le premier point est vrai ; mais il sait mieux que personne que le second est faux, que maman est très-riche et qu'il y a plus de méthode qu'on ne croit dans sa folie. Il ajoute qu'il faudrait avoir le timbre un peu brouillé pour demander en mariage une évaporée qui a tous les défauts, et la résolution bien arrêtée de faire voir beaucoup de pays à l'homme qui l'épouserait.

— Le joli petit homme ! lui dit Raymond. Et comment s'y est-il pris pour se faire agréer par votre mère ?

— Primo il possède trois ou quatre millions, qui ne lui servent qu'à s'asseoir dessus, et Mme de Boisgenêt sera une personne bien assise. Secondement... Ah ! ceci est encore délicat à dire, il a pour lui d'être vieux et laid, et si je l'épouse, il sera impossible de prétendre que miss Rovel s'est permis de disputer, d'enlever... Décidément je ne trouve pas mes mots, j'y renonce. Enfin il est de tous les mortels le plus officieux, le plus serviable, le plus attentif, le plus empressé. Il est le factotum de maman, fait ses courses, ses commissions, ses chapeltes,

va chez le gantier, court chez la fleuriste, se charge de purger sa perruche, opération délicate dont il s'acquitta à ravir, promène tous les jours Miréto, sa petite chienne, sans réclamer d'autre récompense que de baisser tendrement son joli museau écaillé, car il a un faible pour les nez camus. Et puis il s'entend en affaires, il est homme d'expédients, de ressources. Il a conseillé à maman certains placements avantageux, et l'autre mois, comme elle s'était aperçue qu'elle avait pour deux cent mille francs de dentelles et qu'elle en était fort dégoûtée, il est allé de sa personne les vendre à Paris, et lui a rapporté plus de cent mille écus. Convenez que voilà un homme précieux et un gendre fort désirable.

— Sans contredit ; nonobstant, si vous instruisiez lady Rovel de sa triste conduite à l'égard de Paméla ?

— Ils soutiennent l'un et l'autre, interrompit-elle, qu'il ne s'est rien passé du tout.

— Vous ne savez pas mépriser, c'est le plus grave de vos défauts, lui dit Raymond avec un grondement de colère. Je croyais que du moins vous saviez vouloir. Votre mère entend-elle user de contrainte pour vous faire épouser M. de Boisgenêt ?

— De contrainte, pas précisément ; mais ses prières ressemblent beaucoup à des ordres, et je crains par moments de succomber à la tentation.

— Le mot me plaît, s'écria-t-il. Si vous êtes tentée, miss Rovel, épousez bien vite ce marquis et ses quatre millions ; je suis ravi d'être venu de Genève tout exprès pour être le premier à vous féliciter.

— Je vous adore quand vous vous fâchez, reprit-elle ; votre indifférence est ma seule ennemie. Ah ! si donc ! vous ne me connaissez pas ; ce ne sont pas les millions qui me tentent, et je n'aurai jamais ce genre de dévotion.

Elle se pencha vers lui et le regarda d'un air de reproche :

— Ah ! bien, dit-elle avec emportement, qu'à cela ne tienne ! Puisqu'il en est ainsi, puisque vous m'abandonnez lâchement à mes mauvaises pensées, puisque vous refusez de me défendre contre les tentations, puisque, après m'avoir enseigné l'astronomie, Cornéille et les grands hommes de Plutarque, vous m'encouragez à me donner au diable sous les traits de M. de Boisgenêt—soit ! j'épouserai, et vive la gâtée française !

A ces mots, soulevant son ombrelle, elle en frappa un coup si vigoureux sur le degré de pierre où elle était assise, que peu s'en fallut que le manche ne se brisât dans sa main.

Raymond se leva :

— Calmez-vous, lui dit-il, on fera ce que vous voudrez.

Et lui offrant son bras pour la reconduire à sa voiture :

— Donnez-moi vos ordres ; que peut-on faire pour vous servir ?

Ses yeux exprimèrent la gratitude, et lui serrant le bout des doigts :

— Il faut d'abord, lui répondit-elle, que vous alliez voir maman dès demain, que vous la préchiez, que vous la rameniez. Tâchez du moins d'obtenir qu'elle m'accorde quelque délai, et qu'elle prenne le temps de changer d'idée. Je serais la plus heureuse fille du monde, si on ne me parlait plus de M. de Boisgenêt. Et puis, si vous voulez mettre le comble à vos bontés, vous m'aidez à découvrir ce que je cherche dans tout Florence—un homme qui ressemble un peu à celui que j'ai dans la tête.

Il l'interrompit en lui disant :

— Vous m'en demandez trop, ceci dépasse mes pouvoirs et ma compétence, et je ne me charge point de dénicher ce sage, qui serait capable de faire la folie de vous épouser ; mais je parlerai à votre mère. Je crains seulement que vous ne vous exagériez un peu l'autorité de mon éloquence.

— Faut-il vous répéter, lui dit-elle, qu'un homme qui est allé à La Mecque obtiendra de maman tout ce qui lui plaira ?

Elle ajouta :

— A propos, elle donne dans quelques jours un grand bal paré, costumé et masqué. Sûrement elle vous demandera d'y paraître en habit de deviche.

— Bien obligé, lui répondit-il. Elle a négligé d'apprendre à danser à son ours ; c'est un peu tard pour recommencer mon éducation, et après-demain je serai parti ou sur mon départ.

Meg remonta dans le cabriolet, reprit les guides des mains de la négresse ; puis, avec un sourire de démon :

— Adieu, s'écria-t-elle, le plus docte, le plus grave, le plus grandeur, le plus grognon, le plus épineux, le moins commode et le plus charmant des tuteurs !

Et brandissant dans l'air la mèche de son fouet :

— Oh ! je n'ai plus peur de rien ; c'est moi qui tiens le fouet.

Ce disant, elle toucha et partit à fond de train. Raymond l'accompagna quelques instants du regard. Il pensait, je ne sais pourquoi, à la sentinelle qui avait fait un prisonnier.—Amène-le donc, lui cria son caporal.—Je ne peux pas, répondit-elle, il ne veut pas me lâcher.—Raymond approfondissait cette comparaison et se promettait qu'avant deux jours son prisonnier l'aurait lâché, quand il vit arriver par une traverse un cavalier caracolant, et le prince Natti, lui ayant tiré son chapeau, lui cria d'un ton gracieux, fourré d'un peu d'ironie :

— Je fais souvent des sottises, monsieur, mais rarement deux à la fois ; cela m'est arrivé tout à l'heure. Veuillez m'excuser de vous avoir parlé légèrement de votre adorable pu-

pille, et de n'avoir pas deviné tout de suite que je dérangeais un tête-à-tête.

Puis il piqua des deux, comme s'il eût voulu rattrapper le cabriolet. Ce n'était point son intention ; il désirait seulement le suivre à distance, et il prit ses mesures pour ne le point perdre de vue. Il le vit arriver devant la *Porta Romana*, stationner un instant comme pour tenir conseil, puis, tournant le dos à Florence, s'engager résolument dans la grande route par laquelle on gagne la chartreuse d'Enna, couvent fortifié qui occupe la plate-forme d'une butte rocheuse et commande un paysage d'une grâce un peu sévère.

Le prince Natti s'achemina, lui aussi, vers la chartreuse ; il ne tarda pas à revoir la voiture dont les destinées l'intéressaient. Au bout d'une demi-heure, elle quitta la grande route, prit à droite, et s'arrêta au bas du raidillon qui grimpe au couvent. Meg mit pied à terre, et, laissant son équipage à la garde de Paméla, gravit rapidement le sentier, non sans se retourner plus d'une fois pour s'assurer qu'elle n'était guettée par aucun indiscret. Paméla la suivit curieusement des yeux ; puis, se reconnaissant dans la voiture, elle ferma la paupière, mit le temps à profit, sinon pour dormir, du moins pour sommeiller doucement et rêver à son aise.

Elle rêvait depuis quelques minutes quand elle sentit sur ses lèvres un chatouillement qui la réveilla en sursaut. Elle sourit d'un air agréable en se trouvant face à face avec un jeune et fringant cavalier, lequel s'était amusé à la caresser du bout de sa cravache.

— Aimable mornicaude, lui dit-il en français, fais-moi donc la grâce de me dire qui est ce soit-disant tuteur avec qui nous avons si longtemps causé sur le mont Oliveto. Je me défie du personnage ; c'est une boutique qui porte une fausse enseigne.

— Vous vous trompez, répondit Paméla. M. Ferray est un vrai tuteur, un monsieur très-rébarbatif, très-brutal, chez qui milady avait mis mademoiselle en pension. Elle le déteste, ce tuteur, et le traite de vilain pédant. Elle l'a fait venir de Genève pour qu'il dissuade milady de la marier à M. de Boisgenêt. Il est venu de bien mauvaise grâce. C'est un hibou qu'elle renverra dans sa cage dès qu'elle n'aura plus besoin de ses services.

— Ta réponse me ravit, elle vaut son pesant d'or, s'écria le prince ; mais voici une seconde question. Que sommes-nous venues faire en catimini à la Certosa d'Enna ?

— Je voudrais le savoir, mais je n'en sais rien.

— Une fille aussi délurée que toi peut-elle rien ignorer ?

— Mademoiselle se défie, elle ne me dit que ce qu'il lui plaît.

— Est-ce la première fois que vous venez ici ?

— La première.

— Et sous quel prétexte ?

— Sous le prétexte que la vue est belle, et qu'après s'être disputée avec son tuteur, mademoiselle éprouvait le besoin de prendre un peu l'air.

— *Corpo di Bacco !* Je vais m'assurer moi-même de ce qui en est.

La nuit tombait lorsque le beau Sylvio rentra chez lui. Il dina solitairement, ou pour mieux dire sans autre compagnie qu'une photographie de Meg, qu'il s'était procurée par l'obligeante entremise de Paméla. Il lui en avait coûté cent écus et quelques fleurettes, car pour obtenir quoi que ce fut de Paméla, il fallait toujours assaisonner les libéralités d'un peu de sentiment.

Sylvio le joueur n'avait jamais été amoureux que par courts accès, par bouffées, ou de parti-pris, pour se consoler de ses déveines. Cette fois il se sentait sérieusement malade ; il sondait sa blessure et la jugeait profonde.

Vers minuit, il se rendit à son cercle. Il était en retard, ses amis l'attendaient, et, pour tromper leur impatience, ils vidaient force flacons, en discutant force sujets, lesquels n'étaient pas de ceux qui intéressent les métaphysiciens. Après avoir causé carnaval, chevaux et actrices, ils en étaient venus à disserter savamment sur miss Rovel. Ils célébrèrent à l'envi sa beauté. Leur admiration parlait un langage où l'exactitude le disputait à l'enthousiasme.

NOTE EDIT.—Nous discontinuons aujourd'hui ce feuilleton. Un examen rapide n'avait pas permis de juger la moralité et la tendance de certaines idées impropres tout à fait à nos lecteurs et lectrices. Cependant, afin de lui faire une *fin* qui puisse satisfaire ceux et celles qui désireraient la connaître, il suffira de dire, en deux mots, qu'après plusieurs péripéties le cœur de Meg, près de succomber, revient à son tuteur. Celui-ci, de son côté, ne reconnaît sa faiblesse que devant le pistolet d'un prétendu séducteur (le frère de Meg) et fait des aveux de son amoureuse tendresse que Meg cachée entend. Elle apparaît alors, *par hasard exprès* ; tout s'explique, et cette jeune fille, si mal élevée par une mère qui ne la vaut point, trouve enfin un vrai tuteur dans un bon mari.

Dans notre prochain numéro, nous commencerons un feuilleton que nous n'hésitons pas à recommander à tous. L'œuvre n'a pas six mois d'existence ; c'est tout à fait inédit dans ce pays ; quant au fond

et à la forme, nous en laisserons juger le lecteur. Nous sommes sûrs de n'être point démentis en disant que ce sera l'un des meilleurs romans parus jusqu'à ce jour.

PRIME À NOS ABONNÉS

À nos abonnés qui auront payé, d'ici au 1er mars prochain, leur abonnement jusqu'au 1er juillet prochain, nous offrons une prime magnifique. C'est une chromo-lithographie de 24 pouces par 15. Le sujet est tout-à-fait canadien et porte un cachet entièrement local. Ce tableau représente un club de marcheurs à la raquette : les *Tuques-Bleues* de Montréal. Ils viennent de faire une longue course et sont arrivés dans la soirée auprès d'une habitation, sur le revers de la montagne. On les voit dispersés par groupes, les uns assis sur des morceaux de bois empilés, la plupart encore debout, les pieds chaussés de la raquette. Plusieurs sont assis près d'un feu allumé en plein air ; les reflets du bûcher produisent une traînée lumineuse qui illumine la figure d'une partie des marcheurs. Dans le fond du tableau se trouve la montagne couverte de neiges. L'ensemble est d'un effet saisissant.

Nous croyons que nos abonnés se hâteront de se prévaloir de l'offre que nous leur faisons, et se procureront cette lithographie en payant six mois de leur abonnement à l'avance.

LE VIEUX SAINT-LOUIS

L'ancienne ville française de Saint-Louis (Missouri), dit le *Courrier* de l'Illinois, dont l'existence remonte à plus de cent années, couvrait une étendue de onze blocks en longueur sur quatre en largeur. Elle s'étendait de la rue actuelle Dibble à la rue Poplar, et des bords de la rivière à la 4^e rue. Telle était son étendue sous la domination française, et en 1803, sous le consulat de Napoléon, lorsqu'elle fut cédée aux États-Unis, elle était une jeune ville d'avenir de 13,000 habitants. Il y existe encore, au bas de Christy Avenue, une maison qui a été construite en 1715, par Régis Loysel, qui était descendu du Canada en 1714 pour acheter des fourrures. Elle a été solidement bâtie pour magasins avec des murs en pierres, épais, de petites fenêtres et une longue suite de toits à angles aigus ; et après 161 ans de service elle est encore une jolie maison, avec une enseigne : *The live and let live Saloon*. A Boston, elle serait traitée comme un monument historique, à Saint-Louis elle passe presque inaperçue. Au bas de la rue Chesnut s'élève un autre monument : c'est l'ancien magasin de Cyprien Chouteau, construit en 1746. Les murs sont construits en pierres solidement cimentées, avec de profondes fondations. Dans toute la longueur du bâtiment il existe un trottoir de 17 pouces de large. Ce bâtiment est occupé par la Louisiana Exchange. Quand Chouteau construisit cette maison il avait déjà remonté les sinuosités de la rivière du Missouri sur une longueur de 800 milles, et établi ses agences pour le commerce des fourrures jusque dans le Dakota, non loin des régions des Black Hills.

Tout près du débarcadère et en face de l'endroit où s'arrête le steamer *Grande République*, est le bâtiment de Sila Brent, un négociant anglais qui vint à Saint-Louis en 1770, pour faire comme les autres le commerce de fourrures. Cette construction a les caractères de l'architecture anglaise ; les portes et les fenêtres en sont plus larges, et les plafonds plus élevés. Plus matérielle mais moins ornementée que ses voisines, cette maison est bien l'expression des habitudes simples mais posées de la nationalité à laquelle M. Brent appartenait.

Il y a encore une demi-douzaine d'autres vieux endroits qui sont recommandés aux étrangers qui désirent remarquer le contraste qui existe entre le vieux et le nouveau Saint-Louis, mais ils diffèrent peu de ceux dont nous avons déjà parlé.

Quand vous êtes sur le quai devant la vénérable maison de M. Cyprien Chou-

teau, votre vue s'arrête sur une petite île à peu près au milieu de la rivière. C'est l'île Sanglante qui, elle aussi, a un intérêt historique. C'est là que Thomas H. Benton tua son adversaire Lucas ; c'est là aussi qu'eut lieu le fameux duel entre Spencer Pettis et James Biddle, le plus horrible qui se soit jamais présenté dans le pays. Pettis était, en 1838, candidat pour le Congrès. C'était vers le temps où la vieille banque des États-Unis était en suspension de paiements, et dans le cours de la campagne électorale Pettis avait accusé Nick Biddle d'avoir volé l'argent appartenant à cette institution. James Biddle, un frère de Nick qui demeurait également à Saint-Louis, provoqua l'auteur de cette accusation. Pettis ne tint pas compte de cette provocation, fut élu et servit son terme au Congrès, après quoi il revint à Saint-Louis, annonça qu'il ne se représenterait pas pour un nouveau terme, et publia dans les journaux un avis dans lequel il disait que, n'étant plus le représentant du peuple, et étant redevenu son maître, il acceptait la provocation de Biddle. Comme il était le provoqué, il avait le droit de désigner la place du combat, la distance et les armes. La place était l'île Sanglante, la distance 9 pieds, les armes les pistolets d'arçon. Par une brillante matinée de mai, ils se rendirent dans l'île, accompagnés de leurs témoins, et face à face, séparés seulement par un mouchoir placé entr'eux pour marquer la distance, ils firent feu tous les deux en même temps, chacun tuant son adversaire instantanément. Ces faits et une demi-douzaine d'autres du même genre ont mérité à l'île Sanglante le nom qu'elle porte et montrent le caractère des sentiments publics qui persistent même après que Saint-Louis a cessé d'être une possession française.

BIBLIOGRAPHIE

Souvenir du baptême ; aux parents et aux enfants chrétiens, par un prêtre du Séminaire Saint-Sulpice, 1 vol. in-18 à 25 cts. Cart. rel. toile : 45 cts. Montréal, J.-B. Rolland et Fils, libraires-éditeurs, 12 et 14, rue Saint-Vincent.

Cet opuscule a été écrit d'après la suggestion d'un zélé curé, qui exprima le désir d'avoir un petit livre à distribuer après l'administration du Saint-Baptême, afin que les pères et les mères, parrains et marraines, et plus tard les enfants eux-mêmes pussent connaître l'excellence, apprécier les privilèges et les grâces, et remplir les obligations qui leur sont imposées par ce vénérable sacrement.

Cet ouvrage a été hautement approuvé par Mgr. Bourget, évêque de Montréal, et recommandé par plusieurs autres prélats.

— Le papier Rigolot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

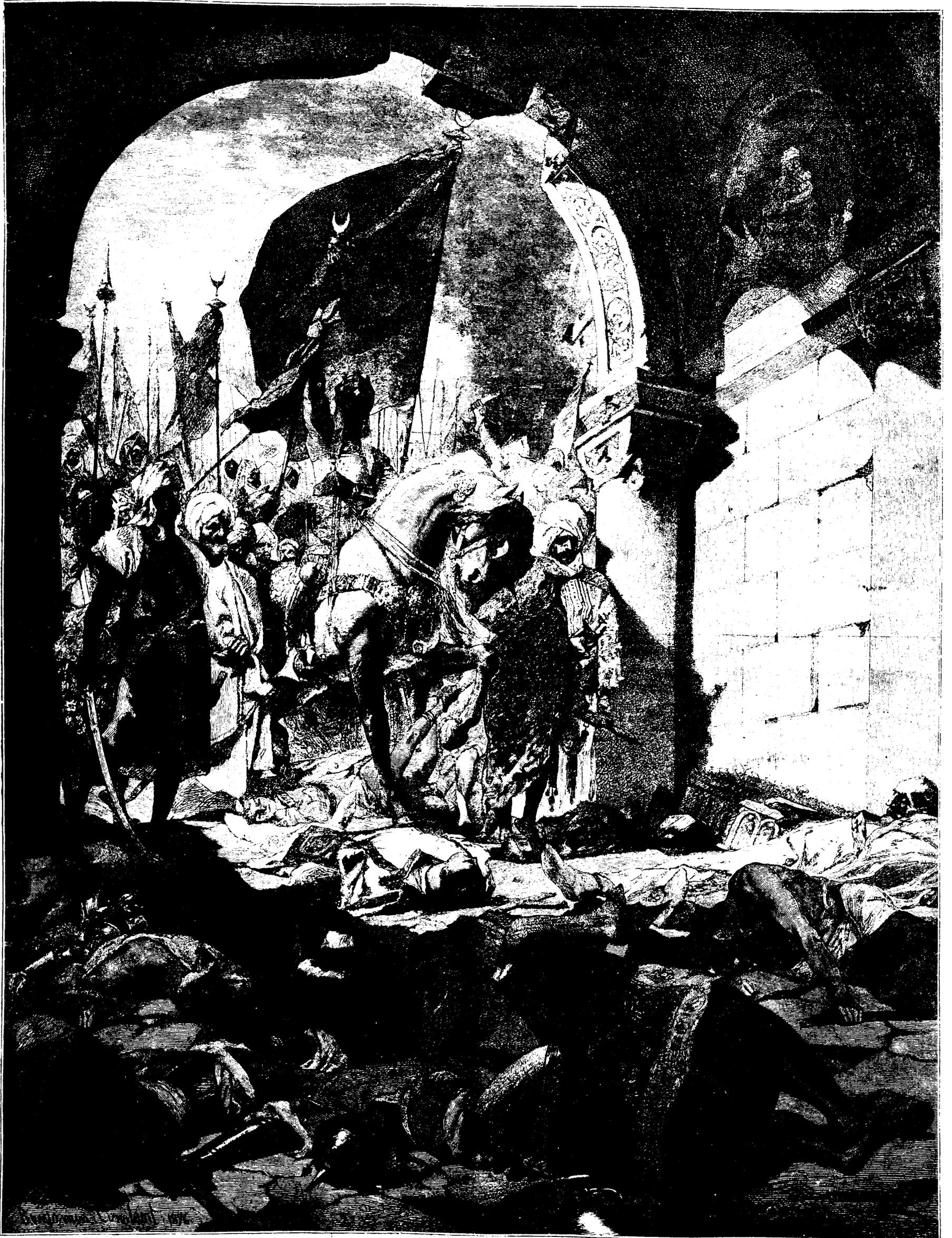
Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros : A. DELAU, 223, rue McGill, Montréal.

Un article dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps et qui ne vient que d'être connu, c'est le *Rénovateur* Parisien de Luby pour la chevelure. Quelques applications comme toilette ordinaire pour les cheveux sont tout ce qui est nécessaire pour rendre aux cheveux gris leur couleur primitive, après quoi une seule application par semaine suffira. Il donne à la chevelure un parfum et un luisant magnifiques, et entretient la tête fraîche et exempte de souillure. C'est le grand favori des dames pour leur toilette, en ce qu'il ne souille nullement les étoffes les plus délicates. En vente dans toutes les pharmacies, en grandes bouteilles de 50 centins. Devins et Bolton, pharmaciens, Montréal, sont les agents pour le Canada.

LE SERMON INTERROMPU.—Cela provient de l'enrouement : voilà la remarque que l'on entend souvent faire en revenant de l'église. Les prédicateurs devraient faire usage des *TROCHITES PULMONAIRES DE WINGATE* : Elles guérissent l'enrouement d'une manière instantanée.



ENTREE DE MAHOMET II DANS CONSTANTINOPLE, LE 29 MAI 1453

LE JEU ET LES JOUEURS

[M. H. de Villemessant vient de publier sous ce titre, un livre qui a fait sensation. D'abord, à cause de la grande réputation littéraire de l'auteur, et aussi parce qu'il a été acteur dans chacune des anecdotes qu'il raconte avec ce style châtié qui lui est propre. Nos lecteurs, nous en sommes convaincus, liront avec plaisir les extraits suivants de l'ouvrage de M. de Villemessant.]

Tout d'abord, je dois avouer que pour parler jeu comme je vais le faire, il est indispensable d'avoir été très-joueur. En tout cas, mieux vaut la passion du jeu qu'une autre, l'ivrognerie par exemple. L'homme qui boit, à quelque classe qu'il appartienne, est toujours un objet de dégoût, qu'il ait le vin gai ou triste, tandis que le joueur, s'il est parfois maussade quand il perd, est généralement un homme fort aimable, surtout les jours où il a gagné.

Bien que le jeu n'ait jamais été très en faveur dans ma jeunesse et qu'on eût fait passer en proverbe cette appréciation que j'espère fautive : tous joueurs, tous voleurs, et que *Trente ans on le vic d'un joueur* eût montré que le jeu pouvait mener au crime, j'aimais le jeu à la folie, et tous ceux qui me connaissent savent cependant que je n'étais pas encouragé par la chance, car j'étais un joueur malheureux.

A tout il y a un commencement ; tout petit, je jouais au bouchon : je suis convaincu que si je n'avais jamais joué que ce jeu-là, j'aurais fait une excellente affaire ; j'avais même acquis un talent hors ligne à cet exercice, et l'on peut demander à mes jeunes camarades de cette époque s'il ne se produisait pas une véritable émotion sur la terrasse de l'Evêché, à Blois, lorsque j'arrivais à l'heure du jeu.

— Cela va marcher ! — disaient les autres bambins. Et effectivement cela marchait.

Quelques détails sur la façon dont j'étais armé pour le combat.

J'avais deux pièces dans ma poche ; une pièce de pique et une pièce de coule ; la pièce de pique, grosse pièce de deux sous, me servait à prendre place derrière le bouchon ; je l'avais confectionnée moi-même avec amour ; j'avais commencé par l'aplatir sur la tranche et je l'avais capitonnée d'un petit sou placé au milieu pour lui donner plus de poids, puis je l'avais dentelée avec une lime et façonnée en sorte qu'elle fût bien en main ; quant à la pièce de coule, je l'avais frottée, usée à la meule et rendue douce comme du satin.

A la suite de quels embarras d'argent me suis-je séparé de ces objets d'art, je ne m'en souviens pas.

Mais, ce que je sais, c'est que je donnerais beaucoup aujourd'hui pour les retrouver, surtout si avec eux on me rapportait le plaisir que j'avais à m'en servir.

Quand il s'agissait de lancer la pièce de pique, je la jetais de haut, en lui faisant décrire un arc, la soutenant de la main jusqu'au dernier moment où elle touchait encore mes doigts ; lorsqu'il fallait jouer ensuite ma pièce de coule, je me baissais jusqu'à terre (ce qui m'embêterait bien maintenant), je mettais ma pièce à plat dans ma main ; je la laissais couler, rasant la terre de l'épaisseur d'un cheveu, et je coupais le bouchon, dans le pied, sans l'entraîner.

Pour bien se faire une idée de la façon dont le bouchon était coupé, il faut se rappeler l'anecdote de ce bourreau arabe menacé d'être exécuté à la place du patient, s'il ne lui tranchait pas la tête d'un seul coup. Tous les juges étaient assemblés ; l'exécuteur tire son yatagan, l'élève au-dessus de sa tête, fait un mouvement ; un éclair illumine le cercle qu'il vient de tracer dans les airs. Mais le patient a toujours sa tête sur ses épaules.

— Tu l'as manqué, dit le plus vieux des juges, tu vas mourir !

— Pardon ! répliqua poliment l'exécuteur en tirant une tabatière de sa poche, veuillez offrir une prise au condamné.

Le vieillard se lève, ouvre la tabatière et porte une prise sous le nez du patient ; celui-ci l'aspire avec délices, ses traits se contractent, il va éternuer, il éternue en effet, mais si fort qu'il éternue sa tête. Elle avait été coupée si instantanément, si proprement et avec une telle violence,

qu'elle était restée sur place — tout comme le bouchon dont je viens de vous entretenir.

Pour être juste, je dois dire que certains de mes camarades, que je citerais au besoin, et qui sont maintenant magistrats, directeurs des domaines ou des contributions, généraux, gros industriels, étaient de rudes adversaires, défendant crânement leurs droits, et que quand il fallait *piquer* avec des pailles la distance du bouchon aux pièces jetées, il s'élevait de sérieuses discussions, invariablement suivies de taloches.

Plus tard, je délaissais le bouchon pour le *rapeau* — jeu plus noble ; c'est une sorte de cylindre de roulette, creusé de trous peints en jaune, bleu, rouge, vert ou blanc, et dans lequel on lance, à l'aide d'un ressort, une bille qui, tombant dans tel ou tel trou, fait perdre ou gagner le joueur. Ceux qui ont un peu pratiqué les fêtes communales, les foires de village et qui aiment les macarons, savent bien ce que je veux dire.

Nous nous réunissions dans le jardin d'une maison qui appartenait à notre ami Blanchon ; nous faisons de la toilette pour nous rendre à ces réunions, et nous mettions des cravates blanches, tout comme s'il se fût agi d'aller en soirée chez M. de Villèle, alors, ou chez M. de Broglie maintenant. Et comme les vocations se trahissent dès l'enfance, Blanchon, devenu banquier depuis, s'était occupé d'instinct de la partie financière, que je me chargeais de critiquer comme apprenti journaliste.

Nous ne payions pas de droit au gouvernement, mais le futur financier prélevait sur chaque coup de gain un impôt de un ou de deux sous, qui servaient vers la fin de la saison à l'acquisition de galettes, de marrons et de vin blanc ! Souché, homme d'ordre, qui ce moment occupe les fonctions de surveillant au *Figaro*, épluchait les comptes, avec une certaine acrimonie, je dois le dire.

On ne s'arrête pas sur la pente du mal ; le *rapeau* perdit bientôt son attrait ; nous avions seize ou dix-sept ans, le café nous eut bien vite attirés ; nous nous mîmes à jouer la poule à six sous ; aux grands jours on la jouait à dix sous : on disait dans la ville que le tapis du billard était littéralement couvert d'argent.

Les cartes vinrent bientôt, nous jouâmes la bouillotte ; parmi les nôtres étaient de Lignières, qui doit être général maintenant, Lamothe-Rouge, frère du général de ce nom, Lebarbier de Tinant, tous gens qui depuis ont su faire leur chemin.

Peu à peu le jeu était devenu plus important, on se cavait de cinq francs et même de dix francs. Aussi disait-on que, pour jouer à la bouillotte, nous mettions des masques, afin qu'on ne pût pas voir nos émotions.

* *

Il y avait à cette époque à Blois un brave capitaine de recrutement, du nom de Lajousse ; c'était un beau vieillard, pourvu de trente-deux dents blanches comme du lait. Italien naturalisé et prononçant le français comme l'impresario de *L'Ambasciata* ; il se plaisait beaucoup avec nous et était joueur comme jamais personne ne l'a été.

Comme bien d'autres, il aimait surtout à gagner. La *veine* le mettait en belle humeur ; quand il avait fait quelque beau coup à la poule, il nous regardait d'un air guoguenard, et, posant sa queue sur le billard, il nous racontait quelque anecdote gouailleuse ou nous faisait des citations dans le goût de celle-ci : — A la mort qu'on amène mon fils ! — A force de poison, Mithridate périt ! — Ou bien il regardait sa bille, et, rayonnant de plaisir, il commençait invariablement son chant de triomphe par cette phrase : — Mon père me disait : Petit ! si jamais tu te trouves devant une bille bien pleine, comme celle-là, ne la manque pas, prends ton temps, mouche-toi, mon ami !... Puis, impitoyable dans la victoire, il disait au garçon : — Allez chercher un corbillard de première classe pour monsieur !

Quand il perdait, par exemple, il devenait moins folichon ; ce n'était pas sa faute. Il cherchait, trouvait ou inventait des

prétextes, mais ne s'avouait jamais vaincu comme tout le monde. Il querellait le garçon de café (un gamin d'une quinzaine d'années).

Comme celui-ci n'osait pas déranger le capitaine pendant qu'il jouait pour lui servir son café, il avait l'habitude de le porter tout au bout de la salle.

Le capitaine alors s'avancait vers lui et lui disait, en lui prenant les épaules et en lui faisant faire à petits pas le tour du billard :

— C'est cela, promène-toi bien ! tu te crois dans la galerie Véro-Dodat, n'est-ce pas ? Promène-toi bien !... Seulement, si tu recommences, je te tirerai les oreilles ; retiens bien ce que je te dis !

Il fallait bien pourtant que le service se fit : au bout de quelques minutes, le gamin reparaisait, mais timidement, sur la pointe du pied, et, hésitant à franchir le terrible capitaine Lajousse, il lui laissait donner son coup de queue de billard.

— Ah ça ! s'écriait celui-ci, s'il avait mal joué, tu as donc une subvention de ces messieurs pour me faire perdre !... Je te sens là ! planté derrière moi ! Ah ! si je te rattrape !

Quant à nous, fort égayés par ces colères, nous feignions de nous emporter comme lui dès que nous avions manqué un coup.

Mais, sensible seulement à ses malheurs personnels, le capitaine Lajousse ne voulait pas admettre nos imprécations ; il se plaignait du manque de respect, et nous criait de toutes ses forces :

— Mes jeunes messieurs, vous oubliez mes cheveux blancs !

Ce qui ne l'empêchait pas d'être le meilleur homme du monde, et très-aimé par nous tous.

J'étais certain de le mettre en fureur, quand, jouant à l'écarté avec lui, je marquais le roi, et, au lieu de l'annoncer, je le lui signalais en mettant ma langue au palais et en imitant le bruit que fait un cocher qui excite ses chevaux.

— Une autre fois, me disait-il, je ne regarderai pas le roi comme annoncé !

— Vous avez parfaitement raison ! lui répondais-je tout en jouant, et quand le roi se présentait de nouveau, je recommençais mon clapotement de langue, en le faisant suivre immédiatement des deux mots sacramentels : le Roi !

Le capitaine Lajousse était d'autant plus furieux qu'il n'avait plus rien à dire.

Dès que je lui avais gagné deux pièces de cinq francs, je me levais en disant : Capitaine, je fais un remarquable charlemagne !

— Mon cher monsieur, me répondait-il avec aigreur, si vous aviez besoin de dix francs pour manger, il valait mieux me le dire ; c'est une leçon pour moi ; une autre fois, je me garderai bien de jouer avec vous ! Si vous me proposiez, je refuserais ; j'aime à faire ma partie avec des gens bien élevés !

Ce qui ajoutait au comique de ces reproches, c'est qu'ils étaient formulés en français mâtiné d'italien.

Je me gardais bien d'avoir l'air d'être froissé de ses récriminations, et j'allais à l'autre bout du café causer avec quelques amis.

Un quart d'heure après, je revenais du côté du capitaine, et je disais d'un air indifférent :

— Qui est-ce qui veut jouer cinq francs avec moi ?

— Moi, monsieur ! répondait immédiatement M. Lajousse.

Le capitaine se mettait souvent en voyage pour venir jouer à Paris. Un beau matin on le voyait arriver avec de grandes guêtres, une casquette de drap gris à soufflet, tenant sa valise et son sac de nuit. Nous savions ce que cela signifiait, et c'était à qui lui cachait ses bagages pour lui faire manquer l'heure du départ.

— Vous ne partirez pas ! lui disions-nous ; vous ne pouvez pas nous abandonner ainsi ?

— Vous croyez que je ne partirai pas, mes jeunes drôles ? Eh bien ! c'est ce qui vous trompe ; je vais à Paris, ce qui vous empêchera de gagner pendant quelques jours l'argent de votre victime.

— Voulez-vous faire une poule avec nous ? lui demandait-on à brûle-pourpoint.

— Non, mes enfants, quand le capitaine Lajousse dit qu'il part, il part !

On avait l'air de se contenter de cette réponse, et l'on mettait la poule en train. C'était si dur pour lui de regarder jouer en se croisant les bras, qu'au bout de dix minutes il donnait sa mise.

Tout à coup on venait annoncer que la diligence était prête à partir. Il regardait alors à sa montre et s'accordait encore un instant ; cet instant était vite passé, impossible d'abandonner une partie entamée.

— Je partirai ce soir ! criait M. Lajousse au garçon, et le soir il faisait comme le matin et restait avec nous. Nous l'avons, un jour et une nuit durant, forcé à rester à jouer en tenue de voyageur, sans qu'on pût l'arracher du billard ou de l'écarté.

LES LOCUTIONS POPULAIRES

Le public, en général, est, dit le chroniqueur d'un grand journal, absolument brouillé avec le langage scientifique. Il le torture à sa façon, c'est-à-dire sans façon.

Un de mes amis a eu la curiosité de dresser la liste de cet idiome spécial. Il a relevé des façons de parler étourdissantes et cependant usuelles. Cette liste pourrait s'allonger indéfiniment : je ne citerai que les locutions caractéristiques.

C'est ainsi que l'huile de ricin devient huile d'Henri V ; le sulfate de magnésie, surface de magnésie ; le nitrate d'argent, la mitraille d'argent ; un cataplasme émollient, un cataplasme humiliant ; du laudanum, de l'eau d'anon ; l'inflammation du péritoine, l'inflammation du père Antoine ; la trachée artère, la tranchée artère ; une luxation, une luxure ; le périmé, les Pyrénées ; le baume d'Opodeldoch, le baume de Paul de Koch ; le sirop d'ipecaacanha, le sirop de pépins cuits à Naples ; l'os qui pue ; la potion opiacée, la potion à pioncer ; le lierre terrestre, le lierre Thérèse ; follicules de séné, follicules de séné ; kyste de l'ovaire, cuistre de l'ovaire ; polype du nez, Hippolyte du nez ; feuilles de pariétaire, feuilles de propriétaire ; le delirium tremens, le délire d'homme très-mince....

Il va sans dire que dans le nombre il y a plus d'un farceur qui ne se gêne pas pour *rigoler* un brin à la barbe de l'apothicaire. Le délirium très-mince est une plaisanterie classique. Mais le pharmacien ne bronche pas. Il en a entendu bien d'autres. Il va droit au bocal et sert, sans sourcilier, la drogue qu'on lui demande.

Il sert même celle qu'on ne lui demande pas. Ainsi, une tradition très-réputée en Alsace veut que certaines graisses soient des panacées. Il y a la graisse de taupe, la graisse de serpent, la graisse de crapaud, et même la graisse d'homme (*mansfett*). Le pharmacien ne se fait pas faute d'en tenir ; ces graisses sortent invariablement du même pot de saindoux.

Parfois même il y a la complicité du médecin. J'en connais un qui se trouvait en butte aux sollicitations infatigables d'un malade imaginaire. Notre homme se plaignait d'insomnies incurables et suppliait son Esculape de lui administrer de l'opium.

A bout de résistance, le médecin finit par demander au pharmacien de lui confectionner des pilules de réglisse, selon le modèle voulu, avec l'inscription lisiblement écrite sur la boîte : *pillules d'opium*. Le faux malade les paya le prix voulu, en prit deux chaque soir, et à partir de ce moment, il dormit du sommeil du juste. Il n'y a que la foi qui sauve.

Entre Calinos :

— Faut-il un s dans cette phrase : Trente fûts vides ?

— Mais non, puisqu'il n'y a rien dedans.

Au salon :

M. X., un député qui ne parle guère et même pas du tout, s'arrête devant son propre portrait, et le montrant à un ami qui l'accompagnait, d'un air assez satisfait, il lui dit :

— Eh bien ! qu'en dites-vous ? Cela ne fait-il pas honneur au peintre ?

— Et au modèle ! Ressemblance parfaite ! C'est vous-même... Il ne vous manque que la parole.

Les enfants terribles.

— Que cette madame de Lérès a donc de belles dents ! disait hier madame J... devant sa nièce, qui a cinq ou six ans.

— Oh ! s'écrie l'enfant de son air le plus aimable, pas si belles que les tiennes, ma tante !

— Tu trouves, mon enfant ?

— Dam ! les tiennes, il y a de l'or tout autour !

A la correctionnelle :

Le Président. — Comment reconnaissez-vous votre mouchoir ?

Le plaignant. — A sa couleur ; j'en ai plusieurs autres semblables.

Le Président. — Ce n'est pas une preuve ; car j'en ai moi-même un dans la poche qui est exactement pareil.

Le plaignant. — Ça ne m'étonne pas ; on m'en a volé plusieurs.

LES ÉCHECS

Nous serons heureux de recevoir des problèmes n'ayant pas encore été publiés, ainsi que des solutions à ceux que nous publierons.

Adressez les communications concernant les Échecs à M. O. Trempe, No. 512, rue St. Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

M. F. N. L., Ottawa.—Nous accusons réception de votre lettre avec remerciements. Votre problème paraîtra la semaine prochaine.

M. "B."—C'est avec plaisir que nous avons reçu votre lettre. Le problème dont vous parlez se résoud de deux manières. Ayez donc la bonté de nous envoyer la solution de votre problème.

Lundi, 23 janvier dernier, M. Bird était présent à une réunion du "Montreal Chess Club" pour jouer simultanément plusieurs parties avec ceux des membres qui voudraient entrer en lice contre lui.

Les tables étaient disposées de manière à laisser le milieu de la salle libre pour M. Bird, qui s'y promenait.

Voici les noms des messieurs qui y ont pris part:—Henderson, Stilling, Popham, Small et Atkinson d'un côté, et Ascher, Hicks, Saunders, Howe, Watkins, Barry et Workman de l'autre. MM. Shaw et Bazin se trouvaient à l'un des bouts.

M. Howe ayant été élu président de la soirée, a annoncé les règlements suivants: Que chaque joueur devait jouer sa partie sans consultation; qu'aucune pièce ne devait être touchée en l'absence de M. Bird; que chaque joueur devait se trouver prêt à jouer lorsque M. Bird se présenterait, ou bien le prier de passer outre.

La contestation s'est continuée jusqu'à minuit et a donné le résultat suivant: M. Bird a gagné neuf parties, les membres du club quatre et deux ont été annulés. Les heureux gagnants du "Montreal Chess Club" ont été MM. Howe, Barry, Atkinson et Saunders. Les deux parties ont été annulées par MM. Shaw et Hall.

À la fin de la soirée, M. Bird dit que les joueurs d'échecs de Montréal ne l'avaient pas aussi bien traité que ceux de New-York, où il avait joué de la même manière vingt parties, en gagnant dix-neuf et perdant l'autre.

La seconde contestation qui avait été commencée samedi soir, 27 janvier dernier, et ajournée à minuit, a été reprise et terminée mardi soir, 30 janvier. M. Bird a été plus heureux que dans le premier tournoi, et s'est attiré l'admiration de ses antagonistes et des nombreux spectateurs présents, par son habileté et sa rapide conception.

Sur dix-sept parties jouées de la même manière que les précédentes, le célèbre maître anglais en a gagné douze, annulé deux et perdu trois. Les trois parties ont été gagnées par MM. Hicks, Ascher et Atkinson, et MM. Barry et Workman ont annulé leur partie.

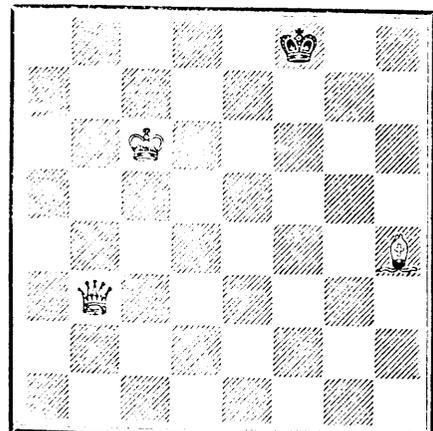
C'est avec raison que nous pouvons dire, d'après l'opinion de M. Bird, que le "Montreal Chess Club" peut favorablement être comparé avec n'importe quel autre club avec lequel il a eu occasion de jouer sur ce continent.

M. Bird est parti jeudi, 1er février, pour Sherbrooke, sur l'invitation de plusieurs messieurs de cette dernière ville. Il doit être de retour à Montréal cette semaine, où il jouera une troisième et dernière fois avant son départ pour l'Angleterre via New-York.

Les amateurs d'échecs qui voudraient avoir l'avantage de voir jouer M. Bird n'ont qu'à s'adresser au No. 143, rue Mansfield, lieu où se réunit le club.

PROBLÈME No. 2.

Par M. T... Montréal Noirs.



Blancs.

Les blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

2ÈME PARTIE.

Voici une courte mais brillante partie d'échecs qui a été jouée il y a quelques semaines au Café International de New-York, entre M. Bird et M. McConnell.

Table of chess moves for the second part of the game, listing moves for White and Black.

NOTES

(a). Ceci n'est pas une aussi bonne ligne de défense que: P 4e C du R.

(b). Court mais brillant.

LE JEU DE DAMES

CONCOURS POUR LE MEILLEUR PROBLÈME DE DAMES

Nous avons décidé d'offrir une prime à l'auteur du meilleur problème de Dames qui nous sera envoyé d'ici au premier mars prochain, et dans ce but nous ouvrons un concours et nous invitons les amateurs de ce jeu à y prendre part.

Conditions:—1o. Le problème ne devra pas contenir plus de quinze pièces chaque côté, et pas plus de deux Dames. 2o. S'il contient moins de six pièces chaque côté, l'on pourra mettre autant de Dames que l'on voudra. 3o. L'on devra écrire en tête du problème envoyé: "Problème pour le concours de Dames." 4o. Il faudra être abonné à L'Opinion Publique.

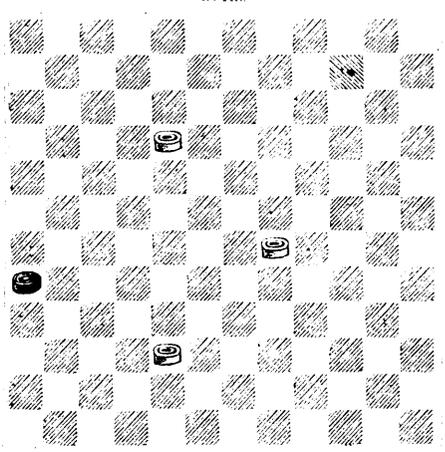
L'auteur du meilleur problème recevra en prime six mois d'abonnement à L'Opinion Publique. Nous nous réservons le droit de publier tout problème qui nous sera expédié.

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 60

Par J. E. L., Montréal Noirs



Blancs

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 58

Table showing the number of moves for White and Black in the solution to Problem No. 58.

Solutions justes du Problème No. 58

Montréal:—M. Ar. Peltier, L. H. Charbonneau, et L. H. C.

Holyoke, Mass.:—John Gadbois.

Autres Solutions du problème No. 57

Montréal:—L. H. Charbonneau, et C. Calieux.

Nous commençons aujourd'hui à publier des problèmes d'un monsieur dont les initiales sont J. E. L. Tout facile que soient ces problèmes, nous croyons qu'ils seront bien goûtés par les joueurs de Dames, vu qu'ils représentent des fins de partie, et que c'est le point le plus intéressant du jeu.

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison de 50 centims chaque.

NAISSANCE

A Rimonski, le 23 janvier dernier, la dame de Auguste N. Couillard, éer., marchand, un fils.

DÉCÈS

En cette ville, le 1er février 1877, à l'âge de 33 ans, dame Léonora-Marie-Joséphine Dilon, épouse de notre ami M. J. D. Pelletier, marchand, de cette ville.

On est toujours porté à dire du bien des morts, mais on ne peut répéter, au sujet de la défunte, que ce que tout le monde disait d'elle lorsqu'elle vivait. C'était une femme d'une délicatesse de sentiment et d'une sensibilité de caractère des plus exquises, d'un dévouement et d'une charité inaltérable, ne songeant qu'à être agréable et utile à ses semblables.

Histoire du Canada.

ŒUVRES COMPLETES DE

J. M. LEMOINE :

QUEBEC, PAST AND PRESENT. Illustré et relié, \$2.

MAPLE LEAVES pour 1863-4-5, 3 vols. Éditions devenues très-raras.

MAPLE LEAVNS pour 1873, \$1.

THE TOURIST'S NOTE BOOK.—Seconde Edition, \$0.25.

LES OISEAUX DU CANADA, très-rare, \$5.

ALBUM DU TOURISTE, \$1.

MÉMOIRE DE MONTCALM VENGÉE.—rare, \$1.

NOTES HISTORIQUES SUR LES RIVES DE QUÉBEC, \$0.25.

DAWSON & CIE.,

BASSE-VILLE,

QUÉBEC;

ou DAWSON BROS.,

MONTREAL.

AVIS AU PUBLIC

PERDU

Six NOVEMBRE

UN PAQUET DE

Billets de Banque neufs de \$10

DE LA

BANQUE CONSOLIDÉE DU CANADA

(NON CONTRESIGNÉS)

Datés Montréal, 1ER Juillet 1876

La Banque n'a pas encore commencé à émettre des billets neufs.

Les seuls billets en circulation à présent sont les billets de la Banque de la Cité et de la Banque Royale Canadienne.

AVIS est par le présent donné au public que ces billets ne sont d'aucune valeur et que toute personne qui essaiera de les faire passer comme des billets de banque sera poursuivie.

AVIS!

Canadian Mechanics' Magazine

AND PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada.

"Illustrated Family Friend,"

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, ŒUVRES DE FANTAISIE ET À LAIGUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

AUSSI

NOUVELLE MUSIQUE CHOISIE,

RECETTES DOMESTIQUES, ETC.

THE CANADIAN MECHANICS' MAGAZINE,

Conjointement avec le

Illustrated Family Friend

ET LE

PATENT OFFICE RECORD,

Contient 16 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

"ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE." Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR.

5 et 7, RUE BLEURY, MONTREAL. F. N. BOXER, Architecte, Rédacteur.

Le Mois des Grands Sacrifices.

PENDANT TOUT CE MOIS LA MAISON

A. PILON & CIE.

Vendra à des SACRIFICES ÉNORMES, pour faire place aux Marchandises du Printemps, la balance de ses Marchandises d'Hiver, ainsi que la balance des immenses stocks de banqueroute, qu'elle a jetés sur le marché cet automne et qui ont fait tant de bien à ses nombreuses pratiques.

Les Réductions sont Enormes.

Tous les Lainages sont affreusement réduits!

Tous les Trenches et Gros Draps sont affreusement réduits!

Tous les Scautskins et Étoffes à Manterons sont affreusement réduits!

Toutes les Étoffes à Robes sont affreusement réduites!

Tous les Chapoteux et Articles de Modes sont affreusement réduits!

Tout! Tout! Tout en un mot est affreusement réduit!

RECONNAISSANCE.

Pour remercier ceux qui voudront bien venir nous encourager, tout en profitant des immenses sacrifices que nous faisons, nous leur promettons

UNE MAGNIFIQUE RÉCOMPENSE

en proportion de leurs achats.

N. B.—Nos belles et bonnes marchandises ne sont pas surpassées en qualité, en richesse et en bon goût. Et si vous voulez voir le magasin le mieux tenu, le mieux assorti et qui vend les marchandises les plus riches et du dernier goût à bien meilleur marché que partout ailleurs, allez au magasin de

A. PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL.

A l'Enseigne de la Boule Verte. 7-47-52-57

A. CHARBONNEAU

Entrepreneur Menuisier

No. 10, RUELLE EVANS

ENTRE LES

Rues St. Urbain & St. Charles Borromée MONTREAL.

Toute espèce de Menuiserie de Maison faite promptement et à Prix Réduits. 8-2-52-85

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dissenterie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

MAGASINS A LOUER.

DEUX MAGNIFIQUES MAGASINS,

No. 9 et No. 11, RUE BLEURY,

A LOUER.

Ces deux Magasins sont chauffés par la vapeur, et l'un est pourvu de tablettes, tiroirs, etc., convenables pour un Magasin de tailleur ou de modiste.

AUSSI:

DEUX BONNES GRANDES CHAMBRES,

à l'angle des rues Craig et Bleury, pouvant servir pour Bureaux ou pour une Manufacture légère.

Possession immédiate.

S'adresser à

G. B. BURLAND.

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY

DEVINS' WORM PASTILLES.

The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults.

Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults.

PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS.

APPROUVÉES PAR LA FACULTE MEDICALE

On enverra une boîte par la maille à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Montréal

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remèdes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et procure un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis plus de 50 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Déséquilibres Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Pommons. Les Orateurs, et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont sagement laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Eczéma, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Rénovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puissance du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, gratuitement, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

(LIMITÉE.) MONTREAL.

7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.